

LES MONTREUILLOIS MANIFESTENT POUR LA PAIX AU VIETNAM

Comme dans toutes les capitales européennes, la jeunesse défile contre l'intervention US. ■ P. 24

LES GRANDS ENSEMBLES SORTENT DE TERRE

À La Noue, les premiers logements collectifs s'élèvent, avec des appartements tout confort. **P.5**



EDDY MITCHELL L'EX-CHAUSSETTES NOIRES AU PARC MONTREAU

Au hit-parade de l'émission « Salut les copains » sur Europe 1 avec les chansons Je n'aime que toi et Alice, Eddy Mitchell a fait un tabac à Montreuil. ■ P.18



Le Montreuillois Spécial 1968

75 USINES EN GRÈVE À MONTREUIL ET NOS LYCÉENS MANIFESTENT

Le 13 mai, les lycéens ont rejoint les travailleurs en grève. Au total, 5 000 personnes ont défilé dans les rues de la ville. ■ P.16



PATRICK BESSON, **MON ANNÉE 1968** À MONTREUIL

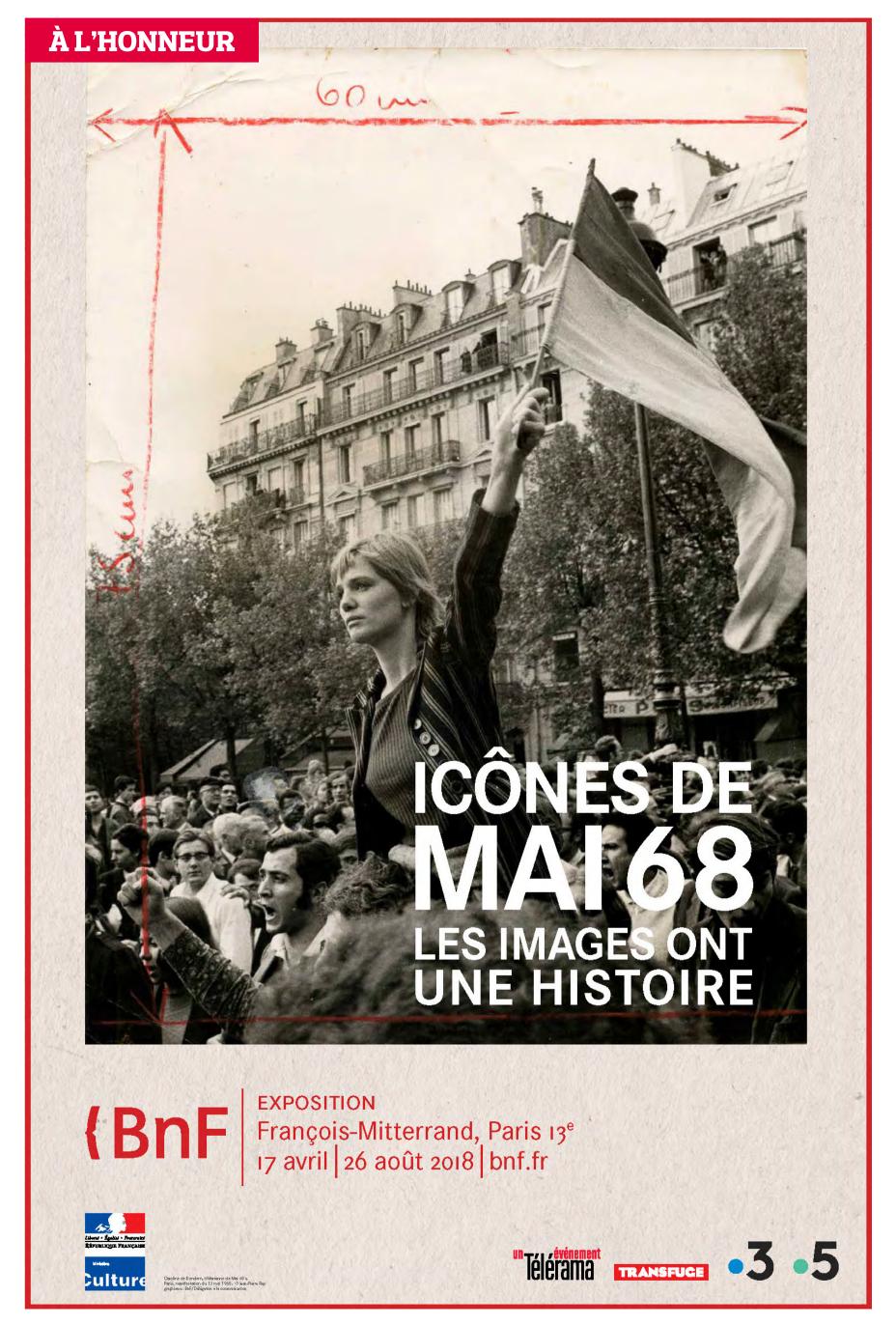


L'écrivain et journaliste, qui a grandi à la Boissière, nous fait partager ses souvenirs de ce célèbre mois de mai et de ses suites. **P.13**

JO DE MEXICO CONTRE LE RACISME



Les mythiques athlètes américains Tommie Smith et John Carlos sont restés dans les mémoires pour leur combat. ■ P. 20 et 21



CETTE ANNÉE-LÀ

Le 26 janvier, des émeutes éclatent à l'université de Nanterre, motivées par des soupçons sur l'existence d'une « liste noire » d'étudiants révolutionnaires à sanctionner, dans laquelle figure Daniel Cohn-Bendit, qui devrait en être expulsé.

Le 13 mai, la conférence de Paris sur le Vietnam réunit les Américains et les Nord-Vietnamiens. Elle conduira aux accords de Paris, qui en janvier 1973 mettront un terme à la guerre.

Le 22 mai, les salariés grévistes atteignent le nombre de 10 millions en France. Les mouvements parfois spontanés, échappant de ce fait aux organisations syndicales, sont peu à peu repris en main et contrôlés.

Le 25 mai, des négociations dites « de Grenelle » réunissent le gouvernement et les syndicats. Elles déboucheront le 27 mai sur une augmentation du salaire minimum et la reconnaissance des délégations syndicales dans l'entreprise.

Le 23 juin, premier tour des élections législatives à la suite de la dissolution de l'Assemblée nationale. Le second tour se soldera par un raz-de-marée de la droite gaulliste.

Le 1er août, en représailles de l'attitude, jugée indisciplinée, de l'audiovisuel pendant les événements du mois de mai, une soixantaine de postes de journalistes sont supprimés à l'ORTF. Léon Zitrone lui-même est sanctionné: il est muté au service des sports.

Marianne de 1968

L'icône de Mai 68 n'est pas une étudiante juchée sur les épaules d'un de ses camarades de faculté. Caroline de Bendern, mannequin et fille d'un aristocrate britannique, a grimpé sur celles du peintre Jean-Jacques Lebel, son ami, pour brandir le drapeau du Front national de libération sud-vietnamien. L'image, devenue emblématique, a resurgi bien des années après 1968.



Le 13 mai, on défile à Montreuil

Utopique en ce début de XXIe siècle, la convergence des luttes a fini par s'imposer il y a cinquante ans. En se ralliant au mouvement initié par les étudiants, les travailleurs de l'industrie font valoir leurs droits au travail. À commencer par ceux des entreprises d'électronique (ici, ceux de Grandin), victimes annoncées de la concentration puis de la délocalisation de leur activité.

Crise du logement : les banlieues se construisent

Des grues et des barres. Le paysage des banlieues (ici, à La Noue) se métamorphose au cours des années 1960. L'urgence de la construction de logements décents se fait prégnante. Après le relogement des rapatriés d'Algérie, une rénovation et le développement du parc immobilier s'impose, sachant que près du tiers des logements sont surpeuplés, et que plus de la moitié d'entre eux n'ont ni douche ni baignoire.



Les premières pilules contraceptives

Le combat de Lucien
Neuwirth visant à abroger
la loi de 1920 condamnant
la contraception a commencé
en 1966 avec le dépôt d'une
première proposition de loi.
Le député de la Loire a dû
venir à bout de l'opposition
de la droite conservatrice
pour que son texte soit voté,
le 19 décembre 1967. La mise
en place de la loi Neuwirth
sera lente : les derniers décrets seront signés en 1972.

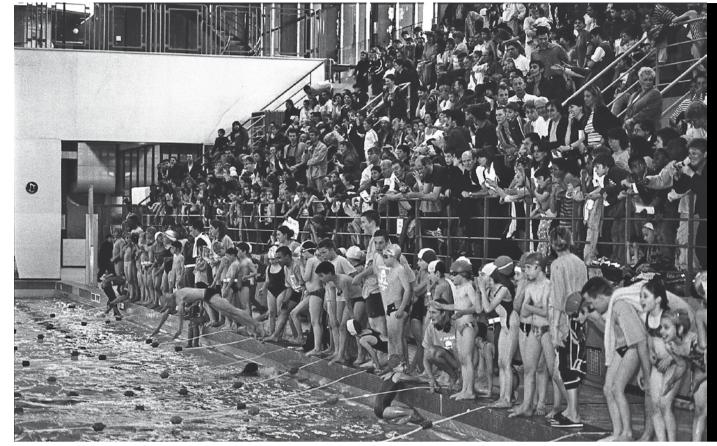
Les voleurs de fleurs

C'était par une nuit de printemps, en 1968. Le gardien du parc Montreau a surpris des voleurs se fournissant en fleurs dans les plates-bandes.



Johnny Hallyday: le roi des yéyés

Icône des années 1960, Jean-Philippe Smet (son vrai nom) est devenu Johnny Hallyday parce que, « pour faire du rock and roll, il faut faire américain ». Les chansons de « l'idole des jeunes » traverseront les décennies...



NOUVEAU

Notre stade nautique Maurice-Thorez inauguré

Ce qui est inauguré le 14 janvier 1968 par André Grégoire, le maire, Louis Odru, député de Seine-Saint-Denis, et Waldeck Rochet, secrétaire général du Parti communiste, c'est un peu plus qu'une piscine. Ainsi baptisé en hommage à celui qui fut dirigeant du PCF de 1930 à 1964 et ministre de la Fonction publique de 1945 à 1947, le stade nautique Maurice-Thorez dépasse les dimensions de la seule piscine, aux normes olympiques avec ses 50 m de longueur. Le lieu fait la part belle aux loisirs, avec un toboggan de 100 m et un bassin pour les enfants. D'autres formes d'exercice physique ne sont pas ignorées : une salle est consacrée à la musculation et une autre, à l'escrime.

LE MOT DU MAIRE

Au printemps, de quoi rêvaient-ils?

e suis né en 1978. Pour moi, Mai 68, ce sont d'abord des souvenirs, des souvenirs qu'on m'a racontés tant de fois que j'ai fait presque mien ce grand moment.

Mai 68, c'est le troisième rendez-vous de notre peuple avec le désir de liberté, après la liesse du Front populaire et celle de la victoire en 1945.

En 1968, il restait encore à s'affranchir de figures tutélaires d'un paternalisme asphyxiant.

C'est ce que, dans toute sa ferveur, la jeunesse a revendiqué durant ce mois de mai et ceux

qui ont suivi. Le mouvement fut ignoré par la droite, qui tenta de le briser à coups de matraque. Il sera mal entendu et mal porté par une gauche divisée, soucieuse de défendre ses chapelles.

Ces désirs traversèrent Montreuil. Sa jeunesse lycéenne, bien sûr, qui fréquentait plus que de coutume les boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, devenus le siège d'un happening politique permanent mais aussi de confrontations violentes. Ils traversèrent toutes celles et tous ceux qui travaillaient dans les ateliers et les bureaux de notre ville. Comme en témoignent les pages de ce numéro spécial, portés par le besoin de vivre mieux et différemment, les Montreuillois qui vécurent ces instants intenses s'unirent au mouvement et cessèrent le travail.

La dimension sociétale des événements de 1968 doit être soulignée. Le besoin d'émancipation de la jeunesse, désireuse de faire craquer le carcan moral, est justement mis en avant. Dans les couches populaires, outre la dimension revendicative – Mai 68 débouchera sur des avancées considérables en matière de droit du travail et d'amélioration des salaires –, la volonté de mettre fin au triptyque « métro-boulot-dodo » fut un sacré mobilisateur. Certes, les Montreuillois aspiraient à un meilleur pouvoir d'achat, à l'accès à des biens de consommation souvent libérateurs, comme le lave-



Infirmières et médecins, le personnel de l'hôpital de Montreuil manifeste dans les rues de la ville.

linge et le réfrigérateur. Mais ils voulaient aussi du temps pour vivre, pour pouvoir aller au cinéma ou au concert, pour lire... Ce besoin de culture s'exprima alors comme rarement.

Au sujet des améliorations sociales, une des aînées de Montreuil m'a raconté la joie, c'est son mot, que provoqua l'annonce de l'augmentation du salaire minimum garanti (le SMIC, à l'époque) de 35 % (à la campagne, elle fut de 56 % pour les ouvriers agricoles). Mais aussi de la reconnaissance légale, dans l'entreprise, de la section syndicale et de l'exercice du droit syndical, ou encore de la réduction de deux heures de travail par semaine pour les horaires hebdomadaires supérieurs à 48 heures.

Les conquêtes de Mai 68 furent importantes. Elles furent la matrice des décennies suivantes. Il en fut ainsi pour la place des femmes dans la société. C'est en 1968 que celles-ci mirent à mal le joug patriarcal. Qu'elles obtinrent, par exemple, le droit de posséder un carnet de chèques personnel sans l'autorisation de leur mari. C'est aussi en 1968 qu'émergea la revendication des femmes de disposer de leur corps et celle de la dépénalisation de l'avortement.

Mai 68 fut un moment de désir, de conquêtes sociales libératoires dont la plupart furent imposées

à une classe dominante qui n'en voulait pas. L'encre des accords sociaux à peine séchée, cette dernière entreprit de les démonter. Tout comme elle avait mis à mal les conquêtes sociales de 1936. Et les conquêtes structurelles issues de la Libération, qui remettaient entre les mains du peuple certaines rênes du pouvoir économique par le biais des nationalisations d'une partie du secteur bancaire, de celui de l'énergie, des transports publics ou des assurances contre les accidents du travail, considérant que l'influence de ces secteurs sur la vie de chacun était telle

qu'ils ne pouvaient être régis par les seules règles du marché.

Ce sont ces trois grandes dates et leur héritage que Macron refuse aujourd'hui de reconnaître et qu'il veut enterrer. Il veut balayer tout ce qui se met en travers d'un système où le profit financier est l'alpha et l'oméga de la société. Il s'emploie à cette tâche dommageable, profitant de la faiblesse momentanée de ceux qui, à gauche, voudraient s'unir pour que chacun soit libre et dispose des moyens de mener une belle vie.

Mais l'histoire nous apprend que rien n'est jamais définitivement joué.

Mai 68 reste un désir, et le désir, c'est toujours demain. Bonne lecture. ■



Patrice Bessac, votre maire.

@PatriceBessac
Patrice Bessac

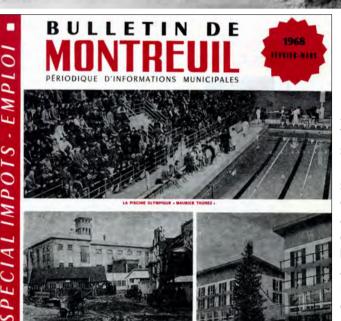
Mairie de Montreuil — Hôtel de ville Place Jean-Jaurès — 93105 Montreuil Cedex Standard: 0148706000 — www.montreuil.fr

LA VIE À MONTREUIL DANS LES ANNÉES 1960









À la fin des années
1960, Montreuil vit
sa mutation.
Elle reconstruit
son centre-ville tout
en conservant des
activités sportives
de plein air et accueille
les premières
activités de services.
Le tout se retrouve
dans le Bulletin de
Montreuil, ancêtre
du Montreuillois.

MONTREUIL 1968 EN CHIFFRES

95 698 C'est le nombre d'habitants en 1968

58 %
C'est la part
d'habitants
propriétaires
de leur logement

53 % C'est la part de logements sans baignoire ni douche

85 % C'est le pourcentage de foyers sans téléphone

9 % de logements sans eau courante

De vraies ablutions mensuelles, des plaisirs simples, des déplacements le plus souvent pédestres et « La Piste aux étoiles » en noir et blanc le samedi à la télévision. Ainsi vivaiton à Montreuil.

Samedi 13 janvier. Je me lave entièrement. Première fois de l'année... » Diariste méticuleux, monsieur M. – dont on a retrouvé le carnet après sa mort – détaille au jour le jour ce qu'était la vie d'un Montreuillois des années 1960*. Cet employé de l'Institut géographique national

(IGN) prenait déjà le 115 pour retrouver sa table de travail à Vincennes. Que monsieur M. ne se « lave entièrement » qu'une seule fois par mois n'a rien d'étonnant dans une France où 53 % des logements n'ont ni baignoire ni douche, où la moitié sont privés d'eau chaude et où 48 % ont les WC sur le palier. Encore s'agit-il là de statistiques nationales, la réalité des banlieues populaires devant être pire encore. Manifestement célibataire, Monsieur M., bien qu'adulte, vit encore chez ses parents. Rien qui lui permette donc de bénéficier de la distribution par le Bureau d'aide sociale des bons de gaz ou de charbon de 38 à 190 francs (45 à 229 € d'aujourd'hui)



Illustration du contraste urbain : dans les années 1960, les grands ensembles prennent la place des derniers taudis.

aux familles nombreuses selon qu'elles aient deux ou dix enfants. En bon fils, il aide sa mère à déplacer la machine à coudre du salon à la salle à manger pour la protéger de l'humidité, ce qui permet de savoir que la maison ne dispose pas (comme les deux tiers des foyers français) du chauffage central. La machine trouvera sa place à côté du téléviseur, sur lequel il a regardé « La Piste aux étoiles » et puis aussi « 60 millions de Français », une émission manifestement futuriste dans laquelle il est prédit que dans 50 ans, les automobiles seront amphibies.

Ce ne sont toutefois pas là les seuls loisirs de monsieur M. On trouve à deux pas de Montreuil des sources d'émerveillement de facture plus simple. Le samedi 4 janvier, il est parti à pied avec sa mère en direction de Romainville et Bagnolet pour s'ébahir de l'avancement des travaux de construction de l'A3, cette saignée qui scinde les plus populaires des banlieues, même si on a songé à jeter une passerelle au-dessus du chantier.

En ce temps-là, Montreuil est loin d'être le 21° arrondissement de Paris qu'elle deviendra, quand bien même le périphérique rétablissant le mur d'enceinte de la capitale n'est

alors encore qu'un projet. Si loin, si proches, les événements du mois de mai n'y sont vécus que par leurs retombées nationales. C'est par les images en noir et blanc du téléviseur que l'on découvre les émeutes du Quartier latin. En revanche, dès le 13 mai, il n'est plus question pour monsieur M. de prendre le 115, resté au dépôt. Arrivé à pied à l'IGN, manifestement décontenancé, il découvre une entreprise en grève.

Pour décalé qu'il paraisse, le portrait de ce Montreuillois des années 1960, vivant dans une ville rouge et encore industrielle, est représentatif de ce que pouvait être la vie dans une banlieue encore authentique.
* www.lardux.com/article512

1967: 4,5 MILLIONS DE JOURNÉES DE GRÈVE! À MONTREUIL, ARYA ET GRANDIN SE LÈVENT

Lors du référendum de 1962, la ville de Montreuil a voté « non » à plus de 53 %. Aux élections municipales de 1965, l'union de la gauche (PCF et SFIO) l'emporte, avec plus de 60 % des voix, dès le 1er tour. La municipalité reste ancrée à gauche.

e taux de chômage dans le pays atteint un niveau / intolérable : 2,2 % de la population active. À telle enseigne que pour y remédier, Jacques Chirac, secrétaire d'État aux Affaires sociales, a créé une Agence nationale de l'emploi (ANPE). Il n'empêche, la France gronde sans que l'on puisse encore deviner qu'elle va s'ébrouer un an plus tard. Au compteur des grèves, l'année 1967 ne totalise pas moins de 4,5 millions de journées. Premiers à ouvrir la série des débrayages, les 3 000 ouvrières et ouvriers de Rhodiacéta de Besançon, qui entament un mouvement qui se poursuivra jusqu'à l'usine de Vaise, dans la région lyonnaise. Et les conflits s'enchaînent.

À Saint-Nazaire, les chantiers navals s'arrêtent plus de deux



Louis Odru, candidat aux élections législatives de 1967, et André Grégoire, maire de Montreuil.

mois. Berliet s'immobilise, suivi par Dassault. Le pire se déroule en Guadeloupe, où les trois jours de manifestations se soldent par plus de 80 morts par balles tirées par la police. Dans ce contexte, à Montreuil les salariés réagissent aussi.

Certes, les entreprises locales ont souffert depuis le début des années 1960, avec la fermeture de l'usine de jouets SFBJ en 1964. En 1967, c'est l'entreprise de confection Arya qui est sur le gril, avec la menace de la suppression de 250 emplois.

Malgré la prise de parole

à la télévision du général

de Gaulle la veille du

scrutin, son autorité

sort ébréchée du 1er tour

Quelques arrêts de travail amèneront la direction à négocier et à réduire les coupes prévues. En décembre, c'est Grandin (radios et téléviseurs) qui annonce 70 suppressions d'emploi.

C'est dans ce contexte social devenu pesant que se déroulent

les élections législatives de mars 1967. Montreuil s'inscrit dans une tendance nationale, en forçant un peu le trait. Lors du référendum de 1962 instaurant l'élection du président de la République au suffrage universel, la ville a voté « non » à plus de 53 % tandis que la France votait « oui » à près de 62 %. Aux élections municipales de 1965, l'union de la gauche (PCF et SFIO) l'emporte, avec plus de 60 % des voix dès le premier tour. À l'élection présidentielle, François Mitterrand, candidat unique de la gauche, dépasse les 55 %.

LA SEINE-SAINT-DENIS DOMINÉE PAR LE PCF

Pour les élections législatives de 1967, Louis Odru est réélu avec près de 60 % des voix. Cette année-là, sept des huit députés de Seine-Saint-Denis sont communistes. Un phénomène qui se répète aux élections cantonales de l'automne, qui voient Jean-Pierre Périllaud et Adrienne Maire arriver en tête dans tous les bureaux de vote au premier tour et élus au second. Personne ne soupçonne alors ce que sera 1968.

Élections législatives 1967 : une majorité ébréchée



C'est le deuxième avertissement adressé au pouvoir gaulliste en deux ans. Plus sévère que le précédent qui, lors de l'élection présidentielle de 1965, avait ébranlé la stature du général de Gaulle, mis en ballotage par François Mitterrand : la majorité sortante ne dispose plus que d'une seule voix d'avance à l'Assemblée nationale.

inq partis sont en lice, soit un bloc majoritaire composé des divers membres de la famille gaulliste face à quatre partis, dont trois de gauche : le Parti communiste,

qui avait soutenu la candidature de François Mitterrand dès le premier tour de la présidentielle de 1965 et qui part seul au combat; la

Fédération de la gauche démocrate et socialiste (FGDS), qui regroupe la SFIO, les radicaux et divers clubs ; et le Parti socialiste unifié, qui a choisi de faire entendre l'originalité de son programme.

Les centristes de Jean Lecanuet, militants pro-européens, refusent de se confondre dans une droite aux accents souverainistes et se considèrent alors dans l'opposition.

Les règles du jeu électoral ont été révisées sans que personne y trouve à redire, même dans l'opposition, et font passer de 5 à 10 % des suffrages exprimés le seuil d'accès au

second tour. En revanche, le temps de parole alloué pour la campagne radiotélévisée suscite une bronca de l'opposition. Dans sa logique dominatrice, de Gaulle estime que,

> puisqu'il y a une majorité et une opposition, une moitié du temps sera allouée à la première, la seconde se par-

tageant l'autre moitié. Mieux encore, se jugeant « au-dessus des partis », il prend la parole le samedi 4 mars à la télévision, à la veille du scrutin, alors que la campagne est close depuis la veille.

Il n'empêche, l'autorité présidentielle sort ébréchée du premier tour. Le bloc gaulliste affiche un score relativement modeste, avec 37,7 %, tandis que le Parti communiste, avec ses 22,4 %, s'installe en deuxième parti de France, suivi par la FGDS, à 18,8 %. Au second tour, les accords de désistement à gauche fonctionnent parfaitement, portant les effectifs du PCF à l'Assemblée de 42 à 73 sièges.

Un second tour de scrutin qui préfigure ce que sera l'année sociale. ■

Les résultats du second tour du 12 mars 1967

	%	Sièges
Union des républicains de progrès (gaullistes) + RI	50,2	243
Parti communiste français	15,0	73
Fédération de la gauche démocrate et socialiste	23,8	121
Centre démocrate	5,5	41
Divers	5,1	9
TOTAL		487



Une grève contre la désindustrialisation de Montreuil

Il y eut les « Grandin ». L'entreprise de radios et de téléviseurs pouvait-elle résister à la concurrence des grands groupes naissant dans le secteur? « Non », estime Thomson-CSF, qui est devenu son principal actionnaire, à 49,9 %. « Oui », jugent en chœur la CGT et la CFDT réunies, qui s'opposent à un premier plan de licenciements déposé à la fin de 1967. Il n'en faut pas davantage pour mobiliser un plus encore en mai 1968, d'autant que les menaces sont loin d'avoir disparu. Il s'agira en 1975 de 500 licenciements, provisoirement jugulés avant que le nom de Grandin devienne tout simplement la marque de distributeur du groupe Conforama.

La gauche inébranlable à Montreuil

De gauche à droite, Louis Odru, Jean-Pierre Périllaud et Marcel Dufriche. À eux trois, ils symbolisent cette gauche montreuilloise inébranlable. Le premier, élu député en 1962, a été réélu en 1967, participant ainsi à la vague qui a conduit à l'élection de sept députés communistes sur les huit de Seine-Saint-Denis. Il sera réélu en 1968 contre Jean-Marie Bernard, candidat de la gauche gaulliste. Jean-Pierre Périllaud, est devenu conseiller général communiste du département en 1967 en compagnie d'Adrienne Maire. Marcel Dufriche, lui, sera élu maire en 1971, prenant ainsi la succession d'André Grégoire.



André Grégoire

MAIRE DE MONTREUIL



Né dans les Ardennes en 1908 au sein d'une famille de dix frères et sœurs, il devient ouvrier plâtrier avant de gagner l'Est parisien. Il adhère à 20 ans au Parti communiste. En 1933, il est élu au comité régional de l'Est parisien,

qui siège au 100, rue de Paris. Ainsi devient-il montreuillois. Il s'engage dans les Brigades internationales, en Espagne. Prisonnier en 1940, il tente par deux fois de s'évader. À la Libération, il est chargé par Jacques Duclos et Daniel Renoult de la relance de *La Voix de l'Est*, puis entre au conseil municipal en 1947. Maire adjoint chargé du logement, il sera maire de Montreuil de 1958 à 1971.

Louis Odru

1^{ER} DÉPUTÉ DU 93



Né en 1918 à Sospel, dans les Alpes-Maritimes, il est emprisonné à 22 ans pour propagande communiste dans l'armée. À la Libération, il est élu conseiller de l'Union française. À partir de 1951, il renoue avec sa profession d'instituteur, à Montreuil.

Suppléant de Jacques Duclos en 1958, puis conseiller général et maire adjoint à partir de 1959, il devient en 1968 le premier député de la 7º circonscription de la nouvelle « Seine-Saint-Denis » (le 93 était auparavant dévolu au département de Constantine). Il siégera sans discontinuer à l'Assemblée nationale jusqu'en 1986, cédant alors son siège à Jean-Pierre Brard.

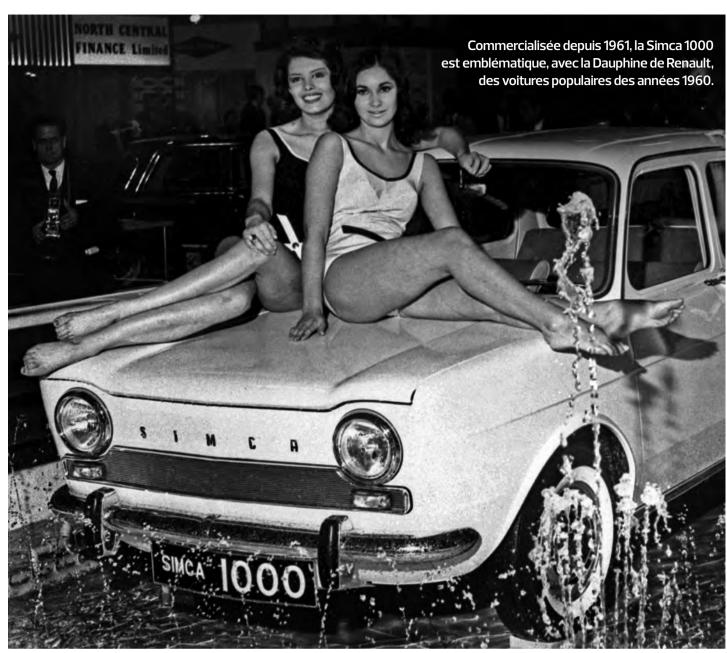
Jean-Pierre Périllaud

CONSEILLER GÉNÉRAL



Né en 1929 dans les Deux-Sèvres, cet ouvrier ajusteur, fils de cheminot, a travaillé à Poitiers avant de s'installer à Montreuil. Permanent de la Jeunesse communiste, il accède au secrétariat du PCF départemental. Candidat aux élections

municipales sur la liste de Daniel Renoult, il rejoint le conseil municipal en 1957. Les élections cantonales de 1967, qui donnent 30 sièges sur 40 au PCF dans le nouveau département de Seine-Saint-Denis, font de lui un conseiller général. Il enchaînera trois mandats. Élu président de la commission départementale, il travaillera avec la haute fonction publique territoriale, dont il pourra mesurer la qualité.





1968, c'est ainsi que les





Montreuillois vivaient...



LE QUOTIDIEN EN CHIFFRES

45 centimes

C'est le prix d'une baguette, qui correspond à 54 cents de 2018

1,35 franc

C'est le prix d'un paquet de cigarettes, soit 1,63 € d'aujourd'hui

1,04 franc

C'est le prix du litre d'essence, soit 1,26 € d'aujourd'hui

0,35 franc C'est le prix d'un

C'est le prix d'un quotidien, soit 0,42 € de 2018

0,77 francC'est le prix d'un litre

C'est le prix d'un litre de lait, soit 0,93 € d'aujourd'hui

La révolte couve et en m

Et si Mai 68 avait commencé en 1967 ? Cette année-là, la France totalise 4,5 millions de journées de grève. Traduisons ce chiffre abstrait comme le record depuis 1945. La police réprime durement la manifestation des paysans, ouvriers et étudiants à Caen, au mois de janvier. Ce sont les prémices d'un brassage des classes sociales que l'on retrouvera quelques mois plus tard.

e 22 mars, une poignée d'étudiants anarchistes et situationnistes emmenés par Daniel Cohn-Bendit et René Riesel investissent la tour administrative de l'université de Nanterre pour protester contre l'arrestation de ceux qui ont organisé quelques jours plus tôt une manifestation contre la guerre du Vietnam. L'agitation date du mois de janvier, déclenchée par la révélation d'une « liste noire » mentionnant les noms d'étudiants révolutionnaires, dont un dénommé Daniel Cohn-Bendit, susceptible d'être renvoyé. Une broutille qui, dans le contexte du moment, suffit à allumer la mèche. Le Mouvement du 22 mars est né, et avec lui une fronde qui ne désarmera pas jusqu'au mois de juin.

480 BLESSÉS CHEZ LES FORCES DE L'ORDRE ET LES ÉTUDIANTS

Le 3 mai, la cour de la Sorbonne est occupée par 400 manifestants. Sans qu'il y ait eu le début d'une négociation, le recteur Jean Roche fait appel à la police pour son évacuation. Les heurts se soldent par l'érection de quelques barricades, près de 600 arrestations (dont Alain Krivine, Bernard Guetta, Jacques Sauvageot et Brice Lalonde) et 480 blessés, partagés entre forces de l'ordre et étudiants. Fût-il désavoué par ses collègues doyens et recteurs, Jean Roche maintient la convocation en commission disciplinaire, le 6 mai, de Daniel Cohn-Bendit et de sept autres étudiants, soutenus par des professeurs, dont Alain Touraine et Paul Ricœur.



Faculté de lettres de Nanterre, le 29 mars 1968 : les cours ayant été suspendus à la suite des différents mouvements d'agitation, les étudiants attendent, assis par terre, devant les locaux fermés.

Cette fois, les pavés volent et les barricades s'érigent : on relève un peu plus de 300 policiers blessés, les comptes étant difficiles à établir côté étudiants, dont plus de 400 sont arrêtés.

Cette fois, la révolte s'organise. En plus de l'Unef (le syndicat des étudiants) et du Snesup (le syndicat des enseignants du supérieur), et en leur sein, des factions se créent. L'éventail révolutionnaire se déploie à l'infini entre marxistes orthodoxes, marxistes-léninistes, maoïstes, trotskistes ou situationnistes. Les

forces de la gauche traditionnelles, de la Fédération de la gauche démocrate et socialiste de François Mitterrand au Parti communiste de Waldeck Rochet en passant par la CGT dirigée par Georges Séguy, se contentent d'observer, quand elles ne désapprouvent pas.

LE 13 MAI, ON COMPTE 10 MILLIONS DE GRÉVISTES

Le vent tourne en fin de journée du 10 mai, après une manifestation qui a réuni près de 20 000 étudiants et



«La réforme, oui ; la chienlit, non », aurait dit, selon Georges Pompidou, le général de Gaulle lors du conseil des ministres.

lycéens. Plus de 6 000 policiers ont donné la charge contre un Quartier latin entièrement barricadé. Au petit matin, une centaine de voitures ont été détruites ou incendiées, des rues sont dépavées. Cette fois, les syndicats embrayent et appellent à une manifestation le 13 mai. Ce jour-là, la France s'arrête. En plus des 800 000 manifestants, étudiants, lycéens et salariés dénombrés sur le pavé parisien, on compte 10 millions de grévistes. Mais ce qui ne devait être qu'une journée symbolique permettant aux syndicats de reprendre la main échappe totalement à ces derniers. Les grèves se poursuivent spontanément dans la plupart des entreprises et gagnent jusqu'aux boulangers. La maladresse du général de Gaulle, méprisant le 19 mai les événements d'un « La réforme, oui ; la chienlit, non », achève de radicaliser les positions. Ce qui est désormais une insurrection nationale contraint le gouvernement à négocier les accords de Grenelle du 27 mai. Le salaire minimum passera de 2,20 à 3 francs de l'heure, et les sections syndicales sont instituées dans les entreprises. Les grèves, elles, s'étaleront jusqu'à la fin du mois de juin.



15 mars 1968 : pour le journal « Le Monde », la France s'ennuie !

Les Français, dans leur grande généralité, ne se sentent pas concernés par les grandes convulsions qui secouent la planète. Extraits.

Ce qui caractérise actuellement notre vie publique, c'est l'ennui. Les Français s'ennuient. Ils ne participent ni de près ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde. La guerre du Vietnam les émeut, certes, mais elle ne les touche pas vraiment. Invités à réunir « un milliard pour le Vietnam », 20 francs par tête, 33 francs par adulte, ils sont, après plus d'un an de collectes, bien loin du compte... Les guérillas d'Amérique latine et l'effervescence cubaine ont été, un temps, à la mode; elles ne

sont plus guère qu'un sujet de travaux pratiques pour sociologues de gauche et l'objet de motions pour intellectuels... De toute façon, ce sont leurs affaires, pas les nôtres. Rien de tout cela ne nous atteint directement : d'ailleurs, la télévision nous répète au moins trois fois chaque soir que la France est en paix pour la première fois depuis bientôt trente ans et qu'elle n'est ni impliquée ni concernée nulle part dans le monde. La jeunesse s'ennuie. Les étudiants manifestent, bougent, se battent en Espagne, en Italie, en Belgique, en Algérie, au Japon, en Amérique, en Égypte, en Allemagne, en Pologne même. Ils ont l'impression qu'ils ont des conquêtes à entreprendre, une protestation... »

ai la France s'enflamme



Daniel Cohn-Bendit lance le mouvement à l'université de Nanterre

Le mois de mai a commencé dès le 8 janvier. Ce jour-là, Daniel Cohn-Bendit interpelle François Missoffe, secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports, à propos d'un rapport sur la jeunesse, en lançant : « 400 pages sur la jeunesse, et pas un mot sur la sexualité! » C'en est trop pour le doyen Pierre Grappin, qui a l'étudiant en sociologie dans le collimateur. Le vase déborde avec l'occupation de la tour administrative de l'université, le 22 mars, une date qui donne son nom à l'un des mouvements qui animeront les événements de mai, s'illustrant en faisant le coup de poing avec le service d'ordre de la CGT en tentant de rallier la manifestation du 1er mai.

Renault-Billancourt débrave le 16 mai

Tandis que l'agitation prospère au Quartier latin et que 10 millions de travailleurs se sont mis en grève le 13 mai, l'usine Renault de Boulogne-Billancourt cesse toute activité le 16 mai sans mot d'ordre syndical. Au grand dam de la CGT, qui dès le 17 tente de récupérer le mouvement par un communiqué passablement déformé: « L'action engagée à l'initiative de la CGT crée une situation exceptionnelle... » Les organisations syndicales tentent de canaliser le débrayage pour éviter toute contamination par le mouvement étudiant, jugé révolutionnaire. Un mouvement qui trouvera les grilles de l'usine closes lorsqu'il tentera d'établir un lien avec les ouvriers.





Les grèves à Montreuil

Ville sans faculté ni grande entreprise, Montreuil n'a pas pour autant échappé au mouvement de grève déclenché le 13 mai. Le tissu de petites et moyennes entreprises qui caractérisait la ville, autant que sa population ouvrière, avec 12 500 métallurgistes, a donné sa dimension spectaculaire au débrayage aux yeux de la France industrieuse. Deux entreprises aux prises avec des plans de licenciements concentrent la colère. Chez Arya, où 250 personnes sont en passe de perdre leur emploi, c'est un signe avant-coureur du déclin de la confection. Chez Grandin (radios et téléviseurs), c'est une préfiguration des concentrations du secteur.

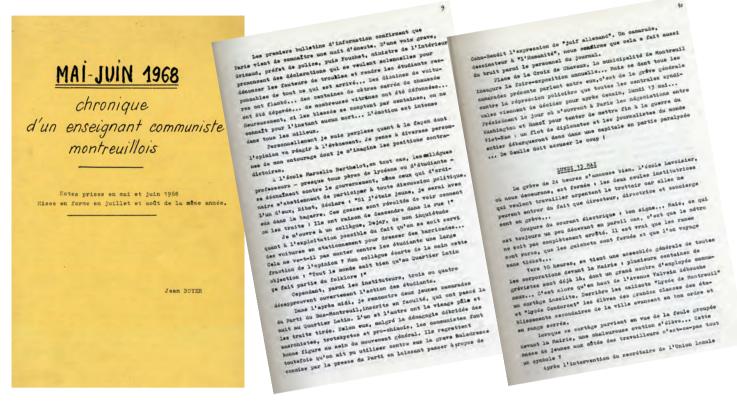
LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT SECOUÉ LA FRANCE VUS PAR UN MONTREUILLOIS

En une centaine de pages dactylographiées, Jean Boyer a livré un récit vu de Montreuil, au jour le jour, des mois de mai et juin au cours desquels la France s'est agitée avant de s'arrêter. Le témoignage d'une époque où certaines préoccupations trouvent un écho dans une réalité contemporaine.

e 1^{er} mai 1968, plutôt que de se regrouper en meeting place de la Bastille, on défile. Avec deux risques à la clé : celui de paraître ridicule à cause du nombre et de laisser libre cours aux anarchistes et aux trotskistes. Jean Boyer, enseignant au groupe scolaire Marcelin-Berthelot, tient un journal sans complaisance des mois de mai et juin 1968. Ce 1^{er} mai 1968 ? Il le concède : « Il n'y avait pas la masse des 1^{er} mai qui suivirent la Libération, mais à l'époque, les familles ne partaient pas en auto comme à présent, au moindre jour de congé. »

MONTREUIL, ENCORE PRÉSERVÉE DE LA FIÈVRE PARISIENNE

Le 9 mai, la température monte au Quartier latin tandis qu'à Montreuil, encore préservée de la fièvre parisienne, des militants de la section du Parti communiste du sud de la ville débatent des conditions d'installation au sein du foyer de la rue Bara. Cette ancienne fabrique de pianos a été reconvertie en lieu d'accueil pour les immigrés, qui sera fermé en 2016. Louis Odru, député depuis 1962, use d'une réplique à double détente. D'abord, ces immigrés hébergés au foyer Bara sont exploités par les mêmes capitalistes que les Français. Ensuite, « il ne faut pas laisser se transformer certains quartiers des banlieues prolétariennes en ghettos ». Tout est dit en deux phrases d'une troublante actualité.



Authentique diariste, Jean Boyer a consigné jour après jour les événements de Mai 68 à Montreuil. Ce très rare et précieux témoignage de l'époque a été versé au fonds du musée de l'Histoire vivante.

Le 13 mai, la France se cabre, et Montreuil avec elle. Une assemblée générale de toutes les corporations est réunie devant la mairie, élèves du lycée Condorcet compris. La CGT invite à prendre le métro pour rallier la place de la République, décevant ceux qui rêvaient d'un cortège de 5 000 Montreuillois investissant Paris. Le 20 mai, le groupe scolaire Marcelin-Berthelot, « le moins syndiqué » du réseau scolaire de la ville, se met en grève après le vote à 71 % d'un mouvement d'une durée illimitée. Le groupe Paul-Bert a déployé en façade un calicot annonçant « En grève illimitée ». Mais c'est lors de la manifestation du 24 mai que la difficulté de réaliser la « convergence des luttes » prend toute sa mesure. Partie pour réunir la CGT ouvrière et l'Unef étudiante à la Croix-de-Chavaux, elle se dissocie: une centaine d'étudiants se dirigent vers la porte de Montreuil, résolus à marcher vers Paris, tandis que les syndicalistes empruntent le boulevard de Chanzy, défilant devant l'usine LCC, sur le toit de laquelle deux drapeaux ont été plantés. Un rouge et un tricolore. Le 8 juin, la grève des ensei-

gnants s'effiloche. C'est le jour qu'a choisi la mairie pour offrir une salle aux grévistes de l'ORTF. Quatre mille personnes, dont Jean Yanne, Colette Magny, Leny Escudero et Francis Lemarque. Rien n'est vraiment terminé. ■

« La Voix de l'Est »

Son titre aidant, de mauvais esprits en faisaient un écho français de l'actualité soviétique. En réalité, cet hebdomadaire du Parti communiste a couvert pendant près de quarante ans l'actualité politique et sociale des banlieues parisiennes de l'est. Né en 1933 avec Jacques Duclos pour directeur (jusqu'en 1967) et Daniel Renoult au poste de rédacteur en chef, ce journal de 12 pages en grand format ne dédaignait pas pour autant le fait divers et l'actualité locale. Exaltait-il le « modèle soviétique » ? Très modérément, si l'on feuillette les pages des éditions de l'année 1967, où la guerre du Vietnam et les résultats des collectes en faveur d'« Un bateau pour le Vietnam » font la une, reléguant au second rang le 50e anniversaire de la révolution de 1917, concurrencée elle-même par une actualité sociale particulièrement riche cette année-là. *La Voix de l'Est* a fait place en 1972 à *93 Actualités*, qui a disparu à la fin des années 1980.



Pierre Michau

AGENT COMMUNAL RETRAITÉ

« C'était peut-être le 13 mai... » Tourangeau de naissance arrivé à Montreuil en 1962, il a travaillé quatre ans à l'hebdomadaire *La Voix de l'Est* avant d'intégrer le corps des chauffeurs de la mairie. Si la date est confuse dans la mémoire de ce presque octogénaire, les faits lui reviennent sans place pour

le doute : la mairie s'est mise en grève avec occupation des locaux. Et avant tout un foyer de débat avec les assemblées générales quotidiennes dans le décor de la salle des fêtes. « Communaux » en grève ? Pas totalement. D'abord, parce qu'un service minimum est assuré. Ensuite, les chauffeurs se font un devoir de conduire leurs camarades aux manifestations parisiennes. Enfin, parce que les cantines continuent de cuisiner pour livrer des repas gratuits aux enfants de grévistes, tandis que le personnel donne un coup de main aux éboueurs. Certes, ces grévistes « communaux » ont le privilège de continuer à toucher un salaire en fin de mois, mais ils se veulent solidaires des travailleurs du privé en versant l'équivalent d'une journée de travail aux caisses syndicales. Montreuilloise de souche, Colette, son épouse, livre un épilogue fleur bleue : « Il y a eu une petite vague de mariage après la mobilisation du mois de mai. »



Viviane Gaerminck

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION À LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL DE GAULLE

« Il était difficile de travailler à Montreuil pendant les grèves. Il se trouve que mon patron avait une pompe à essence dans son garage. Or, un jour, alors que je circulais avec un élève du côté du parc Montreau, des hommes groupés sur un trottoir avec pas mal

de bouteilles de bière ont arrêté la Dauphine et l'ont secouée en criant : « À part dans ta voiture, où peut–on trouver de l'essence ? » C'est mon élève, fonctionnaire, qui m'a sauvé la mise en leur répliquant : « Je suis en grève comme vous, et c'est ma seule occasion d'apprendre à conduire... » Mon fils, militant à l'Union des jeunes pour le progrès (NDLR : le mouvement des jeunes gaullistes), portait des jeans sur lesquels il avait peint des drapeaux bleu blanc rouge et dessiné des croix de Lorraine. Il en avait même peint une à l'arrière de la voiture d'une femme médecin qui tentait d'empêcher les jeunes d'en tracer sur le pavé des rues. Il y a eu aussi des mesures d'intimidation. C'est ainsi que j'ai été convoquée au collège Marcelin–Berthelot à la suite d'une lettre que ma belle–mère avait adressée pour regretter les conséquences pour les élèves de la grève des enseignants. À l'époque, il régnait une véritable ségrégation gauche–droite, une tension qui confinait à la violence. »

« Je déclare la guerre », souvenirs montreuillois de Mai 68 et ses suites, par l'écrivain Patrick Besson



En 1968, l'écrivain et journaliste Patrick Besson habite Montreuil, au 28 boulevard Aristide-Briand. Au travers de ses souvenirs d'adolescent, il partage le quotidien des Montreuillois de l'époque. Le romancier nous livre aussi le regard du lycéen qu'il deviendra et raconte combien ce célèbre mois de mai l'a inspiré.

a révolution, enfin. Nous ne sommes plus les esclaves de nos maîtres, nous ✓ sommes les maîtres. À onze ans – douze dans un mois –, nous voyons nos profs plier, nos surveillants trembler. C'est un naufrage

de l'Éducation nationale et nous rentrons en chaloupe chez nos parents qui, eux aussi, ont peur. Les vacances, cette année, commencent avec un mois d'avance. On a du rab avant le repas. Pour moi qui ai un roman – ce n'est pas le premier – à écrire, quelle aubaine! La nuit, j'écoute les manifs à la radio. Ce qu'on appelait un transistor. Ça chauffe au Quartier latin, que je ne connais pas mais où, toute ma vie, je passerai beaucoup de temps. Par nostalgie de ce petit garçon en pyjama? La journée, je fais, assis à la table de bridge pliante que mes parents bridgeurs m'ont attribuée comme bureau, l'écrivain. Je ne communique guère avec mes condisciples car le téléphone, dit papa, coûte cher. Je rem-

de la cité. On fait du vélo et on joue à « Je déclare la guerre », qui est mon jeu préféré et l'est resté. Je déclare la guerre à tout le monde. La cité du Printemps (28, boulevard Aristide-Briand, 93100 Montreuil) est repliée sur ellemême comme une citadelle assiégée. Quand je passe devant aujourd'hui, aucun enfant ne joue dans la cour qui, en mai 68, était pleine de nos cris, de nos courses, de nos polémiques et de nos jeux. Est-ce parce qu'il n'y a plus d'enfants ou est-ce parce qu'ils sont tous sur Internet? Papa s'occupe, le samedi, de faire la queue pour avoir de l'essence à la pompe de la rue Baudin. Sa hantise: ne pas avoir assez de carburant pour se rendre à l'hôtel Cyrnos de Perros-Guirec, où il a réservé pour un mois en pension complète. Il a déjà versé des arrhes.

Le soir, il mange ses frites avec anxiété et mélancolie, comme si c'étaient les dernières. Il nous parle de l'Occupation, où il cédait toujours sa part de viande à sa fille Nicole, ma demi-sœur qui a l'âge de ma mère, ce qu'elle



Patrick Besson interrogé par Bernard Pivot, le 1er avril 1974, dans l'émission « Ouvrez les guillemets » – qui en 1975 deviendra « Apostrophes ». Il a alors 17 ans, étudie au lycée Jean-Jaurès (ci-dessus) de Montreuil et vient de publier son premier roman, Les Petits Maux d'amour.

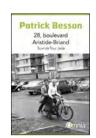
place mes camarades du lycée par mes potes a mal pris. C'est pourquoi on ne la voit pas ment : en une minute, on aurait tout saccagé et souvent à Montreuil. Je suis rassuré : en cas de restrictions alimentaires, papa me laissera son bifteck. Mais, bientôt, grâce au général de Gaulle et à son premier ministre Georges Pompidou, il y a de nouveau de l'essence et des patates à volonté. Papa n'est pas allé manifester car les Champs-Elysées sont trop loin de Montreuil, mais il est à fond pour ce sursaut de la bourgeoisie (Malraux, François-Marie Banier, Debré, le jeune Sarkozy encore inconnu) qui va nous permettre d'aller à Perros-Guirec. Papa, orphelin à 8 ans et ouvrier à 14, n'a pas eu de congés quand il était petit, alors il tient à ce que j'en aie, moi. En Bretagne. Pour faire le plein d'iode, comme il dit. Maman trouve qu'un mois à l'hôtel c'est trop long, surtout à trois dans la même chambre. Mon vieux papa

−il a soixante ans, l'âge que j'ai aujourd'hui – est bien content d'avoir sa jeune épouse (44 ans) et son fils cadet de douze ans sous la main jour et nuit. Je comprends aujourd'hui que ça lui donnait de l'air frais à l'approche de la

> mauvaise clim de la soixantaine.

> Mai 68 ne s'est pas terminé en mai 68. C'est comme les accidents de voiture : ils arrivent vite mais durent longtemps. Puisque nos aînés du lycée et de la fac ont raté la révolution, nous allons la réussir. Au début des années 1970, au lycée Jean-Jaurès, les profs nous laissent presque tout faire: fumer en classe, bavarder, chahuter. À cause de mes lectures -Tolstoï, Dostoïevski, Gorki – je voue un culte aux révolutionnaires et nihilistes russes. Marx (Le *Manifeste*) et Lénine (Que faire?) me donnent la recette : il faut éliminer la bourgeoisie. Deux camions remplis de révolutionnaires bloqueront une petite rue du XVIe arrondisse-

abattu plusieurs dizaines d'ennemis de classe. Les manifs contre la loi Debré, en 1973, me déçoivent. Toutes se terminent par la maudite dispersion. Pourquoi ne sommes-nous pas armés alors que les CRS le sont ? Quand je publie, en 1974, mon premier roman aux éditions du Seuil, mes jeunes camarades communistes et gauchistes croient que je me range, alors que mon projet est de déranger. Jusqu'en 2018?



Dans 28, bd Aristide-Briand, réédité en 2012 chez Omnia, Patrick Besson raconte notamment son enfance montreuilloise. De la bibliothèque Robert-Desnos à ses premières amours adolescentes, la ville a vu naître son talent d'écrivain.











C'est ainsi que Montreuil













fait son Mai 68



Ce qu'ils en disent...



Georges Molossi, retraité On sentait un malaise dès l'hiver 1967-1968. Ça a commencé le 22 mars, avec

les étudiants. Mais ils n'appartenaient pas à la classe ouvrière, et nous leurs étions même opposés. Notre grève, chez Air Liquide à Champigny, a tenu trois semaines, pendant lesquelles il a fallu gérer trois ou quatre gauchistes et au cours desquelles l'outil de travail a été entretenu comme jamais. Nous avons même réalisé des pièces « à l'œil » pour assurer une commande venue d'URSS. À la différence de 1936, nous n'avons pas dansé.



Raphaël Grégoire, retraité Je travaillais dans une entreprise d'électricité parisienne, et étais secrétaire

de cellule et membre du comité de section du PCF, à Montreuil. Notre première préoccupation était d'aller devant les entreprises pour y distribuer du matériel. Je m'occupais surtout du haut de la ville, et particulièrement de Kréma. Les grèves ont commencé le 13 mai et se sont poursuivies pendant huit à dix jours, sans que le mouvement soit aussi massif qu'il a pu l'être chez Renault. La particularité de Montreuil étant de compter beaucoup de PME.



Lydie Périllaud, retraitée J'étais secrétaire de la section Montreuilcentre du PCF, celle qui

comptait le plus de « communaux ». Nous vivions une période d'ébullition.Cela s'est passé sur le terrain, auprès des entreprises, des PME pour la plupart. Il y avait des manifestations tous les jours et le Parti était présent, avec un souci particulier: l'approvisionnement et les enfants, dont il fallait s'occuper. Nous avions établi une liaison avec toutes les entreprises. Cela a été un apport extraordinaire que nous avons conservé longtemps.



Daniel Pesier, retraité et je travaillais dans le bâtiment. Aux Jeunesses communistes,

nous étions mobilisés. Nous nous sommes mis en grève après le 13 mai. Nous n'étions pas très bien compris par les lycéens. Je me souviens d'un débat au lycée organisé par les Jeunesses que les gauchistes étaient venus troubler. Ils voulaient casser du CRS et nous avons dû leur expliquer ce n'était pas cela, la révolution. Il y avait une fracture entre le monde ouvrier et les étudiants, qui venaient à nos yeux de la bourgeoisie.

10 millions de grévistes

La plus grande grève depuis 1945 a débuté le 13 mai, date marquant le dixième anniversaire du putsch d'Alger qui a contribué au retour au pouvoir du général de Gaulle. Elle se poursuivra pendant plus d'un mois et totalisera près de 10 millions de grévistes.

e devait être une « grève carrée », dans le jargon des confédérations syndicales. À savoir un mouvement massif déclenché pour 24 heures, ce 13 mai. La date, fétiche, marque le dixième anniversaire du putsch d'Alger qui a contribué au retour au pouvoir du général de Gaulle à la tête du pays. Massive, la grève l'est. Dans le secteur nationalisé, elle atteint 60 % des effectifs de la SNCF, des houillères et des PTT, 80 % dans l'enseignement. Chez Rhodiacéta, à Besançon et à Vaise, on est à 100 %. Au compteur national, le mouvement affiche 10 millions de grévistes au matin du 14 mai.

LA FRANCE S'AGITE, SE RÉVOLTE ET S'ARRÊTE

«Carrée », la grève l'est beaucoup moins. Le 14 mai, l'usine Renault de Cléon débraye, suivie par celle de Billancourt le lendemain. La SNCF s'arrête le 17, la RATP le 18. Les artisans taxis enchaînent le 22 mai : plus rien ne circule, d'autant que le carburant commence à manquer. Le 20 mai, 7 à 9 millions de travailleurs sont en grève ; 4 millions le seront plus de trois semaines et 2 millions, plus d'un mois. Montreuil a cette particularité d'être plus industrieuse



Kréma, fleuron de l'agro-alimentaire français, a débrayé, au même titre que l'industrie lourde.

qu'industrielle. À l'inverse de Saint-Denis, Saint-Ouen ou Billancourt, la ville n'est tissée que de PME. Rien de bien spectaculaire donc, le 13 mai, mais une succession de piquets de grève qui s'égrène devant les portails, depuis Kréma dans le haut de la ville jusqu'à Dufour, boulevard de Chanzy, en passant par la peausserie Chapal, dont le déclin est amorcé. Grandin (téléviseurs) et Arya (confection), qui ont annoncé des plans de licenciements respectivement de 70 et 250 personnes quelques mois auparavant, sont particulièrement mobilisés. Chez eux, chacun sait confusément que s'il n'y a pas grand-chose à gagner, il n'y a

plus rien à perdre. Au total, ce sont 75 entreprises qui se sont arrêtées ce jour-là et dans les semaines qui ont suivi.

À cette échelle d'entreprises, aussi dispersées soient-elles, les solidarités s'organisent d'autant plus aisément que la mairie dirigée par André Grégoire se veut complaisante. Les cantines scolaires nourrissent gracieuseLE SOCIAL EN CHIFFRES

12 500 C'est le nombre de métallurgistes travaillant à Montreuil

2,5 % C'est le taux de chômage en France en 1968

160000 C'est le nombre de Français au chômage

379 C'est la part des femmes dans la population active

2,20 francs

C'ést le taux du SMIC horaire (soit 2,66 € d'aujourd'hui) avant les accords de Grenelle, 3 francs après (3,63 €)

ment les enfants de grévistes privés de salaire. De même que le service de la soupe aux travailleurs occupant les usines se conçoit plus facilement pour quelques centaines que pour les quelques milliers de Babcock & Wilcox à La Courneuve ou les Renault de Billancourt.

S'il fallait chercher un particularisme montreuillois, c'est ici qu'il s'est trouvé, aussi.



L'ORTF en grève se rassemble à la mairie

L'emprise du pouvoir gaulliste sur l'information s'est exercée dès les premières flammèches des événements. Tandis que les radios privées, principalement Radio Luxembourg (future RTL) et Europe n° 1, informent heure par heure, la première chaîne se contente de 90 secondes d'images du Quartier latin sans aucun son. La suppression ou la censure de deux reportages sur les émeutes étudiantes fait monter la pression au sein de

l'institution. L'interdiction de donner la parole à l'opposition à la suite de l'allocution présidentielle du 24 mai fait sauter le couvercle et l'ORTF s'arrête le lendemain pour un petit mois. La mairie de Montreuil met la salle des fêtes à la disposition des grévistes (photo ci-contre). Pas moins de 4 000 Montreuillois s'y rendront pour voir de près les vedettes du petit écran et d'autres. Délibérément sourd à la revendication de libération du carcan qui

enserre l'information, le gouvernement se dit prêt à lâcher 25 % d'augmentation du salaire minimum. Rien qui puisse donc mettre un terme à un conflit qui s'éteindra par l'épuisement du personnel. La vengeance du pouvoir s'exerce le 1er août. Virés, 58 journalistes, dont Emmanuel de la Taille, François de Closets et Robert Chapatte. Le légendaire Léon Zitrone est muté de la présentation du journal à la couverture des courses hippiques et cyclistes.

en France et à Montreuil



Manifestation du 13 mai

lls et elles sont 5 000 à manifester dans les rues de Montreuil. Dans une convergence des luttes réussie, les lycéens ont rejoint les travailleurs en grève. Cette convergence, toutefois, n'aura qu'un temps: les syndicats décideront que l'on prendra le métro pour rejoindre la Bastille, alors que certains, notamment les jeunes, imaginaient marcher vers Paris, en signe de démonstration de force des banlieues ouvrières.

Avenue Pasteur, le cortège est très largement dominé par les syndicats ouvriers.





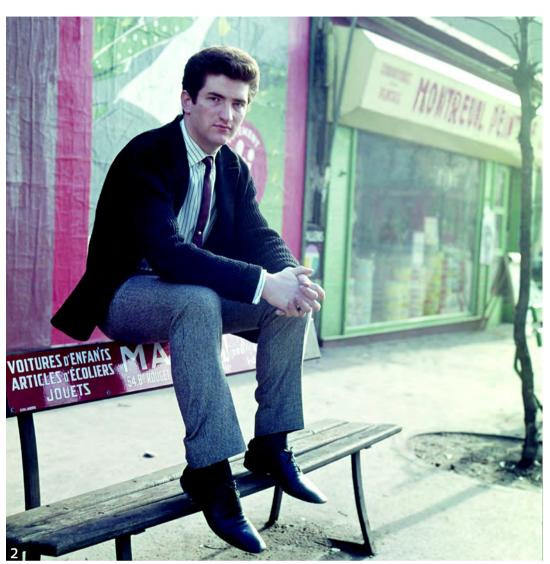
1968 : année des yéyés, de la révolte à Cannes et des chefs-d'œuvre littéraires

L'année devait être celle du repos et d'un optimisme retrouvé après une année 1967 socialement éprouvante. La chanson fut insouciante et la littérature, exceptionnellement riche.

urieuse année 1968, évoluant dans la torpeur des « Trente Glorieuses », dans l'inconscience du legs qu'elle fera à la culture des cinquante années à venir et dans l'insouciance des révolutions qui s'annoncent. Elle vit encore aux accents du *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles, sorti un an plus tôt et qui s'écoute enveloppé d'un brouillard de fumée d'herbe. Georgette Plana, nostalgique des années 1930, braille *Riquita*, Joe Dassin est parti *Siffler sur la colline*, Mireille Mathieu a « gardé l'accent » de Marseille, tandis que Nana Mouskouri nous noie dans un *Cucurrucucu Paloma* et que Sheila se reconnaît en *Petite fille de Français moyen*. Un Français moyen qui s'apprête à vivre des moments intenses, à en croire un Jacques Dutronc prémonitoire avec son « Paris s'éveille ». Cette année-là, les lecteurs français découvrent deux chefs-d'œuvre, *Belle du Seigneur* et *Cent ans de solitude*. Et côté cinéma, 1968 fera une victime : le Festival de Cannes, qui s'interrompra cinq jours avant son terme, sans palmarès.

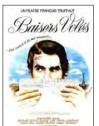


- 1 Armand Gatti, journaliste devenu homme de théâtre, a marqué l'époque avec *V comme Vietnam*, une pièce qui a connu un succès quasi mondial.
- 2 Eddy Mitchell, alors jeune vedette du rock français, s'est produit à Montreuil en 1968.
- 3 De gauche à droite, Claude Lelouch, Jean–Luc Godard, François Truffaut, Louis Malle et Roman Polanski annoncent la fin avant terme du Festival de Cannes.





À l'affiche, cette année-là... en France Au cinéma En littérature



Baisers volés de François Truffaut, avec Jean-Pierre Léaud

Troisième volet de la saga d'Antoine Doinel. Libéré du service militaire, ce dernier trouve un emploi de détective qui le conduit à surveiller Mme Tabard, laquelle deviendra son initiatrice. Le jeune homme peut alors demander Christine (Claude Jade) en mariage.



2001, l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick, avec William Sylvester

Un film de science-fiction riche en effets spéciaux, qui débute par la rencontre d'humains avec un mégalithe, se poursuit avec un voyage vers Jupiter et se conclut par un départ vers l'infini. Une préfiguration de la technologie contemporaine.



Belle du Seigneur d'Albert Cohen

Qualifié de « chef-d'œuvre absolu » par Joseph Kessel, ce volumineux roman raconte la passion destructrice qu'éprouvent Ariane et Solal, entourés de personnages truculents qui ponctuent le récit de notes d'humour. Le tout se déroule sur l'île grecque de Céphalonie.



Cent ans de solitude de Gabriel Garcia Marquez

La famille Buendia vit à Macondo, un village imaginaire situé au-delà des marécages. Six générations se succèdent, aux personnages divers allant du colonel à la tête d'une faction armée contre la dictature conservatrice à l'industriel de la glace. Un récit mâtiné d'étrange.

Au théâtre



Six personnages en quête d'auteur de Luigi Pirandello

Six membres d'une même famille sollicitent un directeur de théâtre pour qu'il monte une pièce tournant autour de leur histoire passablement compliquée. La pièce, empreinte d'absurde, comporte une part de mise en abyme.



Le Boulanger, la boulangère et le petit mitron de Jean Anouilh

Adolphe et Élodie forment un couple de petits bourgeois en proie à des disputes incessantes. Le fils, Toto, fait des cauchemars dans lesquels son père est Louis XVI, sa mère Marie-Antoinette et lui, le Dauphin. Une satire de la bourgeoisie qui porte la marque de fabrique de son auteur.

LA TÉLÉVISION PARTAGÉE ENTRE LA DISTRACTION ET L'ABSURDE

Dans les années 1960, deux tiers des foyers sont équipés de téléviseurs. Les Français rêvent devant des feuilletons si emblématiques qu'ils sont encore rediffusés cinquante ans plus tard.

'information étant verrouillée, la première chaîne, en noir et ∕blanc – la deuxième, en couleurs, n'a que quelques mois -, distrait ou fait rêver des Français, qui suivent les événements du mois de mai l'oreille collée au transistor diffusant les « radios périphériques » que sont encore Radio Luxembourg et Europe n° 1. Un feuilleton, Les Shadoks, est resté dans les mémoires autant par le sens de l'absurde qui l'anime que par le ton inimitable de Claude Piéplu, qui assure le commentaire en « voix off ». Ce dessin animé rassemble de drôles d'oiseaux aussi patauds intellectuellement que physiquement dont l'activité consiste à pomper ou à inventer des chimères, cela sous l'œil dominateur de Gibis infiniment plus intelligents.





L'accueil par les téléspectateurs est redoutable : 80 % des courriers arrivant à la chaîne relèvent de la protestation. Le jeune Mehdi El Glaoui dans le feuilleton *Belle et Sébastien*, créé par sa mère, Cécile Aubry. À l'époque, les programmes étaient cadencés par les speakerines ; ci–contre, Anne–Marie Peysson.

GUIMAUVE TÉLÉVISUELLE OU FEUILLETON SUBVERSIF

Plus consensuel, aux confins de la guimauve télévisuelle, *Sébastien parmi les hommes*, conçue par Cécile Aubry, a pris la suite de *Belle et Sébastien*. Le garçon a grandi et retrouvé son père sans pour autant quitter son chien Belle. Et la France se pâme devant cette bluette aussi morale que réconfortante.

En revanche, le lieutenant de police Columbo qui, incarné par Peter Falk, fige le téléspectateur français devant son écran bien que, contrairement à la loi du genre, le coupable soit connu dès les premières images, est infiniment plus subversif. Dans ce feuilleton importé des États-Unis, ce flic à l'éternelle gabardine douteuse ne trouve ses coupables que parmi les élites de la société.

LES ANCÊTRES DES SÉRIES

La France profonde se retrouve dans la gueule burinée de Christian Barbier, ce second rôle propulsé au rang de vedette dans *L'Homme du « Picardie »*, qui montre la dureté du métier de batelier en y mêlant joies et vicissitudes d'une famille bien française.

C'est bien plus tard que ces feuilletons de l'époque se nommeront séries télévisées dans un univers télévisuel démultiplié à l'infini avec l'illusion d'une indépendance retrouvée.

Alain Delon était-il mêlé à l'affaire Markovic?

l'origine, il y a la découverte, dans une décharge publique proche d'Élancourt (Yvelines), du corps en décomposition d'un homme ligoté et bâillonné, enveloppé dans une toile de jute plastifiée. Ce qui pourrait être un banal règlement de comptes va mettre en cause le milieu du spectacle avant d'atteindre le monde politique.

Cela, parce que peu avant sa mort, Stefan Markovic, un Yougoslave au passé judiciaire chargé qui a servi de garde du corps à Alain Delon (ci-contre), a remis une lettre à un ami. Quelques lignes : « Quoi qu'il advienne et pour tous les ennuis qui pourraient m'être causés, adressez-vous à Alain Delon, à sa femme et à François Marcantoni, un Corse, un vrai gangster demeurant 42, boulevard des Batignolles. » Une première piste qui vaut à Alain Delon, interrompu en plein tournage de *La Piscine* à Saint-Tropez, de passer 35 heures en garde à vue. Une perquisition au domicile de François Marcantoni, ancien résistant reconverti dans le grand



banditisme, met au jour une arme du même calibre que celle qui a tiré une balle dans la nuque de Markovic. Mais c'est dans le monde parisien de la politique et de la presse que l'affaire prend une tournure nauséabonde. Il se murmure que l'épouse d'un homme politique important participait à des parties fines dont Markovic était témoin. Des photos circulent sous le manteau. On subodore une affaire de chantage qui aurait mal tourné pour son initiateur. La presse d'extrême droite se déchaîne, aidée en cela par les avocats de Marcantoni, qui en sont proches. Georges Pompidou, que le général de Gaulle vient de remplacer après les événements du mois de mai, et son épouse Claude sont directement visés. Après que le rôle trouble joué par le SDECE et par certains gaullistes a été révélé, l'affaire se dégonfle. Le trucage des photos est démontré et les manipulations démontées. Georges Pompidou sera élu président de la République l'année suivante. Un arrêt de non-lieu sera rendu en faveur de Marcantoni en 1976.

LA NUIT DES ROIS DE SHAKESPEARE PAR LES COMEDIENS DE TOULOUSE EACE AUX EVENEMENTS DU SUD EST ASIATIQUE (V COMME VIETNAM)

Armand Gatti et « V comme Vietnam »

C'est bien la guerre du Vietnam et elle seule qui agite la jeunesse de la fin des années 1960. Le Mouvement du 22 mars est né d'une manifestation de pacifistes qui a eu lieu le 20 mars 1968 à Nanterre et qui a été suivie d'arrestations reléguant au rayon des anecdotes l'interdiction faite aux garçons d'accéder aux dortoirs des filles. Quelques mois auparavant, le Collectif intersyndical universitaire d'action pour la paix au Vietnam commande à Armand Gatti l'écriture d'une pièce. L'ancien résistant devenu

journaliste, poète et homme de théâtre engagé, se plie à l'exercice et livre le texte de *V comme Vietnam*, dont la première se déroule au Grenier de Toulouse, en avril 1967. La pièce « monte » ensuite à Paris (Théâtre de l'Est parisien), passe par Montreuil, puis tourne en France avant d'entamer une carrière internationale qui la fera passer en 1968 par le Konzerthaus de Berlin, le Canada, la Suisse, la Turquie et le Japon, entre autres. Dans cette pièce, Gatti reconstitue la réalité de paysans combattants vietnamiens affrontant

avec leurs armes rudimentaires une puissance américaine qui tente en vain de prouver qu'une guerre de libération est impossible. Où il est démontré que l'immense machine électronique qui occupe la scène ne peut rien contre la volonté farouche de résistants. Si la pièce se joue dans un climat favorable en France, il n'en ira pas de même pour *La Passion du général Franco*, du même Gatti. Mise à l'affiche du TNP à la fin de 1968, cette pièce en est retirée sur ordre du gouvernement, qui a retrouvé depuis peu son autorité.



De Grenoble en hiver à Mexico en été, l'année 1968 a été olympique. Avec un triplé de médailles d'or pour Jean-Claude Killy et l'apparition de la cause noire américaine dans les stades. En cyclisme, Jacques Anquetil s'apprête à raccrocher, Eddy Merckx commence à percer. 'année commence à Grenoble. Tous budgets confondus, la France a mis un peu plus d'un milliard de francs (l'équivalent de 1,2 milliard d'euros d'aujourd'hui) sur la table pour emporter l'organisation des dixièmes Jeux olympiques d'hiver. Mesuré en termes de médailles, l'investissement peut être estimé rentable, la France se classant troisième derrière la Norvège et l'URSS, avec ses neuf médailles. Mais surtout quatre médailles d'or : une décernée à Marielle Goitschel, victorieuse du slalom, et le triplé historique de Jean-Claude Killy, couronné en

descente, en slalom géant et en slalom. Autant de victoires qui se veulent moins contestables que celles des éditions précédentes, en raison de l'introduction des tests antidopage et de

féminité, mais surtout du chronométrage électronique. Il n'empêche que si le dixième de secondes a fait son apparition, l'arithmétique élémentaire du comptage des portes d'un slalom laisse à désirer. À l'arrivée du slalom, Killy aurait dû se contenter d'une médaille de bronze. Mais le Norvégien Håkon Mjøen, meilleur temps, est disqualifié pour avoir manqué deux portes. L'Autrichien Karl Schranz, qui prétend avoir été gêné par un piéton traversant la piste, voit sa médaille d'argent remise en question pour avoir, lui aussi, fait l'impasse sur deux portes. Killy est donc sacré champion du slalom par un jury qui s'est fait repasser les images de l'épreuve.

C'est en juin, en Italie, que se joue le troisième Championnat d'Europe des Nations, qui deviendra l'Euro de football. Autant que les amateurs de ballon rond, ceux d'émotions fortes y trouvent leur compte. La France, sèchement éliminée par la Bulgarie en phase de qualifications (1-1 et 1-5), n'est pas du voyage en Italie, où se retrouvent, outre les Italiens, les Soviétiques, les Anglais (champions du monde en titre) et les Yougoslaves. Le match de demi-finale opposant l'équipe soviétique à la Squadra Azzurra est mémorable : le score étant nul au bout de deux heures de match, il est décidé de les départager à pile ou face dans les vestiaires. Eh oui, les tirs au but n'avaient

L'été s'ouvre sur une inconnue :

qui succédera à Jacques Anquetil,

quintuple vainqueur

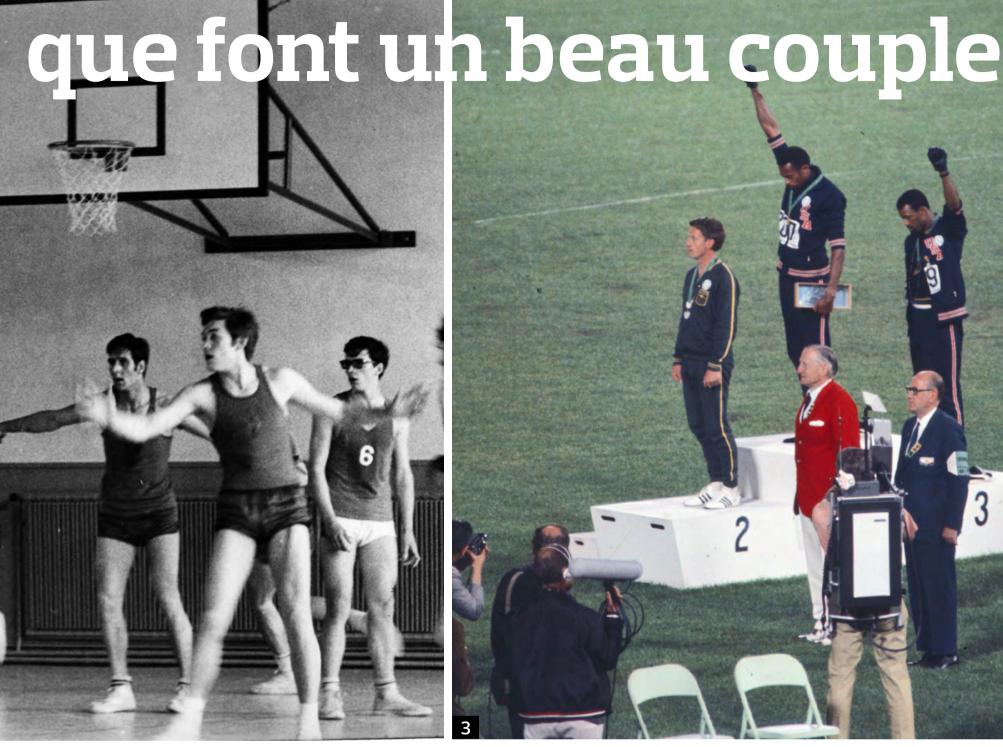
du Tour de France?

pas encore été inventés. C'est en rentrant sur le terrain que le capitaine italien Giacinto Facchetti livre aux spectateurs, sans autre forme de procès, le résultat du tirage au sort. Dès

lors que les Yougoslaves ont fait mettre un genou à terre aux Anglais, on sait que la finale se déroulera entre les régionaux de l'étape et l'autre rive de l'Adriatique. Un match nul à l'arrivée, sans qu'il soit possible cette fois de lancer la pièce de monnaie pour désigner un vainqueur. Le match sera donc rejoué deux jours plus tard, avec une victoire italienne.

L'été s'ouvre sur une inconnue : qui succédera à Jacques Anquetil, quintuple vainqueur du Tour de France, qui a renoncé aux grandes épreuves depuis l'année précédente ? Eddy Merckx, qui commence à percer dans les grandes classiques, ne se sent pas encore mûr pour la Grande Boucle. C'est le Néerlandais Jan Janssen, disparu des palmarès suivants, qui termine en maillot jaune sur les Champs-Élysées.







- 1 Aux JO de Grenoble, Jean-Claude Killy est médaillé d'or en descente et dans les deux slaloms.
- 2 De jeunes Montreuillois jouent au basket sur le plancher du gymnase Doriant.
- 3 Tommie Smith et John Carlos, les poings levés, sur le podium du 200 mètres aux Jeux de Mexico. L'Australien Peter Norman, médaillé d'argent, est solidaire des deux Noirs américains.

Passons à l'automne et à ces Jeux olympiques d'été de Mexico qui ont secoué autant les physiques que les consciences. Côté physique, on s'est longtemps interrogé sur l'intérêt de performances réalisées à 2 200 mètres d'altitude, avec le peu d'oxygène que cela suppose. Côté consciences, ce mois d'octobre commence mal. Le 2, dix jours avant la cérémonie d'ouverture des Jeux, l'armée mexicaine a tiré sur un rassemblement d'étudiants sur la place des Trois Cultures, laissant un bilan officiel d'une vingtaine de morts alors que la réalité se situe plus près des 300. L'Américain Avery Brundage, président du Comité international olympique, estime que la fête doit se poursuivre, à une réserve près : « S'il y a des manifestations sur les sites, les compétitions seront annulées... »

AVERY BRUNDAGE, PRÉSIDENT DU CIO, IGNORE **OUE LE MONDE EST EN PLEINE MUTATION**

Ce natif de Detroit, aussi indifférent à l'antisémitisme (il l'a démontré aux Jeux de Berlin de 1936 et récidivera en 1972 après le massacre de Munich) qu'au racisme, ne sait pas que le monde est en pleine mutation. Passant en pertes et profits le massacre de la place des Trois Colonnes, il ignore la mise en ébullition de la communauté noire américaine par l'assassinat du pasteur Martin Luther King quelques mois plus tôt. La réalité lui saute au visage dès l'ouverture des Jeux. Tous

les athlètes noirs américains et la plupart de leurs compatriotes blancs arborent le macaron « Olympic project for human rights ». John Carlos avait annoncé que les athlètes noirs entendaient manifester leur solidarité à l'égard de leur communauté. De fait, arrivés premier et troisième du 200 mètres, Tommie Smith et John Carlos montent sur le podium et lèvent un poing ganté de noir aux premières notes de l'hymne américain. Son sang ne faisant qu'un tour, Brundage enjoint aux dirigeants de la délégation américaine de renvoyer les deux athlètes, sans quoi c'est la totalité de l'équipe américaine qui sera exclue des Jeux. Smith et Carlos rentrent chez eux et seront exclus des futurs Jeux de Munich. Mais c'était compter sans Evans, James et Freeman qui, quelques jours plus tard, montent sur le podium du 400 mètres. Pas de poing levé cette fois, mais un béret noir sur la tête, emblème des Black Panthers. Cette fois, l'affront passe, ce qui sauve les effectifs étasuniens.

Les conditions d'altitude de Mexico, propres à fausser les résultats, avaient été mises en avant, notamment la perte de 30 % d'oxygène par rapport à une ville au niveau de la mer ajoutée à une vitesse moyenne du vent de 2 mètres/seconde avaient alimenté une controverse. Ce qui n'a pas empêché les records mondiaux des 100, 200 et 400 mètres d'y être battus, de même que celui du saut en longueur.

Les records des Jeux olympiques de Grenoble sont annoncés depuis le centre de presse installé dans le centre de vacances d'Allevard



Jim Hines: 100 mètres en 9 secondes 95. Tommie Smith: 200 mètres en 19 secondes 83. Lee Evans: 400 mètres en 43 secondes 86. Bob Beamon: saut en longueur de 8.90 mètres. Ce record du monde (+ 55 centimètres) ne sera battu que 23 ans plus tard. Dick Fosbury: saut en hauteur à 2,24 mètres, grâce à son innovant bond « renversé ». Colette Besson: 400 mètres en 52 secondes, record d'Europe.

Juin: la France vire au bleu,

Dissolution. De Gaulle mise sur la lassitude conjuguée à la peur des Français pour inverser le rapport de force à l'Assemblée.

Dans une France en plein chaos, de Gaulle proclame « La réforme, oui ; la chienlit, non », tandis que le ministre de l'Intérieur évoque la « pègre ». Une motion de censure est déposée, de Gaulle disparaît pendant 24 heures et revient pour annoncer des élections un mois plus tard. Il reprend la main.

Étant le détenteur de la légitimité nationale et républicaine, j'ai envisagé, depuis vingt-quatre heures toutes les éventualités, sans exception, qui me permettraient de la maintenir. J'ai pris des résolutions... Je ne me retirerai pas... Je dissous aujourd'hui l'Assemblée nationale... » Jeudi 30 mai à 16 h 30, la France a l'oreille collée au transistor pour écouter un général de Gaulle tout juste rentré d'un voyage tenu secret, à Baden-Baden, où il a rencontré le général Massu, commandant en chef des forces militaires françaises en Allemagne. L'Elysée a pris la mesure des enjeux. Depuis les élections législatives de mars 1967, la majorité gaulliste ne tient qu'à une voix à l'Assemblée nationale, tandis que le pays est dans une situation devenue chaotique : la violence des manifestations s'ajoute aux grèves qui s'étendent jusqu'aux boulangers. De Gaulle mise sur la lassitude conjuguée à la peur des Français pour inverser le rapport de force à l'Assemblée.

UN COUP DE MAÎTRE RÉUSSI

Le premier indice de la réussite de ce coup de maître est donné le soir même. Une manifestation « spontanée » – en réalité préparée depuis le 26 mai par Jacques Foccart, conseiller à l'Élysée – voit déferler entre 300 000 et 800 000 personnes sur les Champs-Élysées. Une foule où se mêlent toutes les classes d'âge, étudiants et petit peuple, chantant *La Marseillaise* derrière un front formé par les barons du gaullisme que sont Michel Debré ou André Malraux, et François Mauriac. La vague bleue espérée lors des élections législatives des 23 et 30 juin devrait s'ensuivre naturellement.



La Voix de l'Est, hebdomadaire du Parti communiste des banlieues de l'Est parisien, mobilise pour le second tour des législatives.

La prémonition gaullienne se concrétise dans les urnes dès le premier tour et se confirme au second. Avec un taux de participation dépassant les 80 %, les électeurs choisissent le retour à l'ordre. Ceci, sans que la gauche subisse de revers magistral. Au second tour, le Parti communiste demeure le deuxième parti du pays et n'enregistre qu'un recul de 2,43 %, tandis que la Fédération

de la gauche démocrate et socialiste (FGDS) de François Mitterrand essuie une perte de 1,68 %, compensée par une avancée du PSU. En revanche, les pertes de voix centristes (-5,2 %) vont alimenter les 46 % du score gaulliste. Le second tour est joué : le raz de marée est bel et bien bleu.

Au plus fort de la crise, François Mitterrand et Waldeck Rochet ont

UDR, Républicains indépendants et dissidents

L'année d'après

Le 24 mai, de Gaulle annonce, dans une allocution. la tenue dans le mois d'un référendum portant sur les « réformes universitaire, sociale et économique ». Dans une nouvelle allocution, le 30 mai, l'échéance est repoussée. Ce référendum aura lieu le 27 avril 1969 et portera sur une tout autre question. Il s'agit cette fois d'une réforme des pouvoirs des régions et du Sénat, fusionné avec le Conseil économique et social et dépourvu de tout pouvoir. Le général mettant son mandat dans la balance. La France qui, ayant pris peur, avait fait déferler une vague bleue à l'Assemblée nationale, s'est libérée de son corset et vote « non » à plus de 52 % en pleine connaissance des conséquences. De Gaulle quitte le pouvoir le 28 avril, peu après minuit, cédant l'intérim du pouvoir à Alain Poher, président du Sénat qu'il entendait bâillonner. Ironie de l'histoire.

déposé le 14 mai une motion de censure à l'Assemblée nationale dénonçant « la maladie de la société à travers le malaise de l'université ».

Le 22 mai, à la tribune, François Mitterrand a assimilé la crise de la société à une crise de régime. Une analyse partagée par deux gaullistes historiques: René Capitant (gaulliste de gauche) a démissionné pour ne pas avoir à voter, tandis qu'Edgard Pisani a annoncé qu'il la voterait et a démissionné dans la foulée.

Mitterrand s'inscrivait dans l'avenir, postulant que les élections qui suivraient l'adoption de la motion déboucheraient sur une large victoire de la gauche unie. Il a commis là une erreur d'appréciation: les événements de 1968 étaient indifférents aux enjeux politiques. La motion de censure a recueilli 233 voix alors qu'il en aurait fallu 244.

Reflux des forces de gauche et de Gaulle réussit son pari

Alors qu'en 1967, 72 députés étaient élus au premier tour (62 gaullistes, 8 PCF, 1FGDS et 1 centriste), ils sont 154 en 1968, dont 144 gaullistes, 6 PCF et 4 centristes.

D'une élection à l'autre, le Parti communiste perd 39 sièges et les socialistes 59, tandis que les centristes conservent leurs effectifs, à l'unité près. À cette différence près que, devenus plus accommodants à l'endroit de la majorité gaulliste, ils s'y rallieront en force d'appoint, rendant la majorité un peu plus introuvable.

Les résultats des élections de 1968 **RÉSULTATS DU SECOND TOUR DU 30 JUIN** % Sièges Parti communiste français 20 34 Parti socialiste unifié 3,9 0 Fédération de la gauche démocrate et socialiste 16,5 57 Centre Progrès et Démocratie moderne 10,3 27

46,05

367

Montreuil reste rouge



Selon les sources, entre 500 000 et un million de manifestants pro-gaullistes ont défilé le 30 mai sur les Champs-Élysées. Officiellement spontanée, la manifestation avait été en réalité préparée de longue date.

Montreuil pouvait-elle échapper à la vague bleue qui a submergé l'Assemblée nationale le 30 juin ? La complexité des rapports avec la gauche non communiste et une candidature unique de la droite auraient pu coûter son siège à Louis Odru, le député sortant.

De Gaulle utilise habilement le réflexe de peur suscité par les gauchistes. » Sans jouer au politologue, Jean Boyer, enseignant au groupe scolaire Marcelin-Berthelot, consigne d'une écriture soignée sur des pages de cahiers d'écolier l'enjeu, les résultats et l'analyse des élections législatives des 23 et 30 juin 1968. Chacun se doute confusément qu'une marée bleue va submerger la vague rouge du printemps 1967. Tout aussi habile, la droite de la circonscription Montreuil-Rosny a choisi d'aligner face à Louis Odru, député communiste depuis 1962, un candidat à peu près inconnu, Jean-Marie Bernard. Inconnu, mais redoutable en ce qu'il est l'avers

et le revers d'une même pièce. Côté face, il est le candidat investi par le parti gaulliste. Côté pile, il est soutenu

personnellement par René Capitant, figure emblématique du gaullisme de gauche. Côté face, il est à même de rassurer un électorat traumatisé autant par les grèves que par le climat insurrectionnel qui a régné au Ouartier

latin. Côté pile, il est susceptible de ne pas effaroucher l'électorat modéré dans ce bastion réputé inébranlable de la gauche. Un double jeu qui pourrait malmener le candidat communiste sortant, d'autant plus aisément que son parti vient de s'illustrer par son

> ambiguïté lors des semaines précédentes. Il a pris en marche le train lancé par les étudiants tout en vouant le « gau-

chisme » aux gémonies et raillé la manifestation de la gauche au stade Charlety le 27 mai. De quoi s'aliéner les sympathies des socialistes de la Fédération de la gauche socialiste (FGDS), du PSU de Michel Rocard

(qui présente un candidat) et des jeunes. Autant d'hypothèques à lever pour un second tour. D'autant que les effectifs des électeurs inscrits ont perdu 3 % entre 1967 et 1968. On ne sait pourquoi les décédés ont été rayés des listes ni pourquoi les jeunes n'y figurent pas. À l'issue du premier tour, Montreuil ne fait pas exception à la tendance nationale. Louis Odru affiche 3 550 voix et 5,5 % de moins qu'en 1967, soit 194 voix d'avance sur son concurrent de droite. En revanche, le « gauchisme » du PSU séduit, avec un score de 7 % qui le place presque à égalité avec celui des socialistes de la FGDS. Il n'empêche que le second tour paraît joué d'avance. L'addition des voix de gauches s'établit à 28 891, face aux 23 119 du candidat unique de la droite. Si Jean-Marie Bernard est assuré de faire au moins le plein de ses voix au second tour, le candidat communiste va devoir compter avec des défections et de l'abstention. D'autant que Jean Boyer estime qu'il a été victime d'un dénigrement de la part des « gauchistes » du PSU qui lui a coûté un millier de voix, trois mille autres électeurs choisissant l'abstention sur le total de la circonscription. Autant de craintes qui se confirment au dépouillement des urnes, le 30 juin : Louis Odru l'emporte avec 24 776 voix, contre 23 194 à Jean-Marie Bernard. La moitié des reports des voix de gauche lui a fait défaut. « C'est dans les quartiers populaires les plus favorables aux communistes que l'abstention a été le plus manifeste », observe Jean Boyer. Et de compléter : « C'est dans les quartiers de population complexe du Bas-Montreuil (ouvriers mal logés, petits propriétaires, nombreux commerçants) que le recul est le plus accentué. » Les quartiers de grands ensembles, eux, restent de fidèles électeurs. Une tendance qui se répétera de scrutin en scrutin vient de s'amorcer.

Le 30 mai 1968, les députés gaullistes battent le pavé.

Montreuil rouge, vue de droite

Manifester sa joie de la victoire gaulliste du 30 juin à l'échelle nationale ne fut pas un parcours de santé pour les partisans du général à celle de Montreuil, ville restée fidèle à son député communiste. Suzanne (le prénom a été modifié), qui sera enseignante à Montreuil, était alors une élève appliquée du lycée. Elle se souvient de la manifestation des Champs-Élysées, le 30 mai. « Mon père voulait y aller mais refusait d'y emmener sa fille. J'ai insisté, et nous sommes partis à pied jusqu'à la Concorde, qui était noire de monde. C'est là que nous avons appris la décision du général de dissoudre l'Assemblée nationale. Ma mère a comparé la manifestation à celle de la libération de Paris. » Trois semaines plus tard, dans les bureaux de

Louis Odru l'emporte

avec 24 776 voix, contre

23 194 à Jean-Marie

Bernard

vote, l'atmosphère est moins sereine. « En tant qu'assesseurs, nous n'existions pas aux yeux des autres, se souvient Viviane Gaerminck. On ne nous proposait même pas un verre d'eau. » Difficile donc, à l'époque, d'exister pour l'opposition gaulliste, et cela « bien que nous étions au moins trois cents à soutenir Jean-Marie Bernard », insiste-t-elle. Plus difficile encore d'exprimer ses sentiments après la consécration de la vague bleue à l'Assemblée nationale, le 30 juin. « Lorsque nous avons défilé rue de Paris, on nous a jeté des bouteilles et des poubelles », se souvient Viviane Gaerminck. Suzanne la lycéenne demeure dans le souvenir de la manifestation du 30 mai. « Il n'y a eu aucune violence », énonce-t-elle d'une voix apaisée.

DANS UN MONDE EN PLEINE (R)ÉVOLUTION, LE TOURNANT VIETNAMIEN...

Cette année-là, il n'est pas une radio qui n'ouvre ses informations sur les dernières offensives menées par les Américains au Vietnam, loin, très loin des frontières occidentales. Cette affaire ne concerne a priori que les États-Unis. Et pourtant, cette guerre est érigée en symbole d'un néo-impérialisme qui mobilisera les consciences de gauche et constituera les prémices des révoltes estudiantines, que ce soit à Paris, à Berlin ou à Berkeley. L'année 1968 sera aussi celle d'un tournant contraignant la puissance étatsunienne à la négociation.

'est une guerre larvée qui s'étire au Vietnam après la débâcle française de Diên Biên Phu en 1954. La partition imposée entre des parties nord et sud du pays séparées par le 17e parallèle ne résiste pas longtemps. Au nord, le Vietminh instaure un État socialiste, tandis que le sud est dirigé par Ngô Dinh Diêm, un catholique illuminé soutenu par les États-Unis et refusant les élections générales prévues par les accords de Genève. C'est dans ce contexte que démarre une guerre de vingt ans qui atteindra son paroxysme au milieu des années 1960 et lèvera en masse une jeunesse occidentale prenant fait et cause contre l'intervention américaine.

UN ENGAGEMENT AUX ENJEUX CONFUS

Cette intervention américaine monte en puissance après l'assassinat, en 1963, de Ngô Dinh Diêm, remplacé par Nguyen Van Thieu. Les 15 000 conseillers militaires américains envoyés à Saïgon en 1965 sont rejoints par des renforts qui atteignent 549 000 fantassins en 1968. Des milliers de tonnes de bombes américaines sont larguées sur les positions tenues par le Front national de libération (le FNL ou Vietcong, traduit par « Viet rouge » dans une acception péjorative). Les bombardements redoublent d'intensité en janvier 1968, lorsque le général nord-vietnamien Giap concentre la quasi-totalité de ses troupes dans ce qui sera l'offensive du Têt (le Nouvel An vietnamien). Ce qui fut une défaite au plan militaire s'avérera être une victoire psychologique. Les faubourgs de Saïgon et la ville de Hué sont occupés pendant quelques semaines seulement par les troupes du FNL, avant un repli qui tourne au massacre et ramène les effectifs à ce qu'ils étaient au début du conflit.

Mais les dirigeants américains prennent conscience de la combativité de leurs adversaires, tandis que leur peuple s'interroge ouvertement sur les raisons d'un engagement lointain aux enjeux confus qui ramènera un



Ci-dessus, l'une des nombreuses manifestations de solidarité avec le Vietnam. Ci-contre, le buste d'Hô Chi Minh dressé au parc Montreau.

peu plus de 40 000 cadavres de soldats aux États-Unis. Et cette offensive aux allures de baroud d'honneur conduira Richard Nixon à entamer, parallèlement à un retrait progressif de ses troupes, des négociations avec les autorités nord-vietnamiennes qui aboutiront aux accords de Paris, en 1973.

CRISTALLISATION DES CONSCIENCES

Le massacre de My Lai, touchant 500 civils dans un petit village en mars 1968, achève de cristalliser les consciences occidentales, en France comme en Allemagne. À Paris, un groupe d'intellectuels de gauche – à l'exclusion des communistes – constitue un Comité Vietnam animé par le mathématicien Laurent Schwartz, au sein duquel se retrouvent Pierre Vidal-Naquet, Jean-Paul Sartre, Vladimir Jankélévitch et le physicien Alfred Kastler. C'est ici

qu'apparaissent les prémices des lignes de fracture que l'on retrouvera quelques mois plus tard à la Sorbonne entre mouvements d'obédience trotskiste, communiste et maoïste.

Le conflit vietnamien est plus sensible encore pour une jeuL'ANNÉE 1968 EN CHIFFRES

549000

C'est le nombre de militaires du corps expéditionnaire américain au Vietnam en 1968

1,5 million C'est l'estimation

C'est l'estimation basse du nombre de victimes de la guerre du Vietnam

200 000

C'est le nombre de militaires du Pacte de Varsovie qui envahissent la Tchécoslovaquie pour mettre un terme au « Printemps de Prague »

2 milliards

C'est le tirage du *Petit Livre rouge* édité par le Parti communiste chinois et diffusé dans 150 pays; un record, juste après la Bible

nesse berlinoise au contact quotidien des troupes américaines qui occupent un secteur de la ville depuis 1945. Les manifestations v sont sévèrement réprimées parce qu'elles bravent les interdictions systématiques formulées par un gouvernement allié naturel de Washington. En ce début de 1968, il n'est pas une capitale européenne qui ne voie défiler dans ses rues, à de multiples reprises, une jeunesse criant « Paix au Vietnam ». En janvier, Richard Nixon, qui vient de prendre les rênes de la Maison Blanche, est conscient que les États-Unis ont définitivement perdu la guerre dans les opinions occidentales.

À Berlin, le 11 avril 1968 marque le début des émeutes dites « de Pâques »

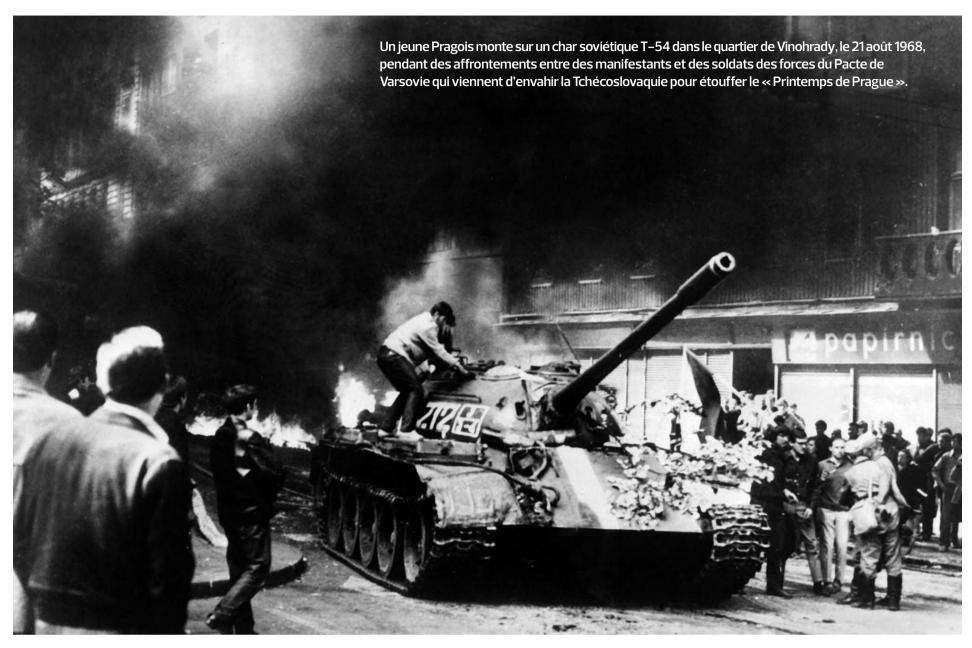
Plus que l'Allemagne, Berlin tremble depuis un an. La fédération des étudiants socialistes (SDS), condamnée par le SPD (le parti socialdémocrate) en 1960 pour avoir eu l'audace de revendiquer la reconnaissance de la RDA, s'agite. Tout a commencé en juin 1967 lors de la visite du Chah d'Iran à Berlin. Benno Ohnesorg est alors abattu d'une balle par un policier en civil (qui sera acquitté trois mois plus tard) lors d'une manifestation pacifique contre le régime iranien. Le 11 avril 1968, un militant d'extrême droite attisé par la presse de droite tire à trois reprises sur Rudi Dutschke, leader charismatique des étudiants du SDS. Les émeutes dites « de Pâques » se propagent dans la plupart des grandes villes. « Rudi le Rouge » mourra onze ans plus tard d'une crise d'épilepsie, séquelle de ses blessures.





À Berkeley, comme dans le reste des États-Unis, la jeunesse est gagnée par le pacifisme

Tous les ingrédients d'une émeute nationale sont réunis en ce mois de mai 1968. Martin Luther King a été abattu le 4 avril, ce qui entraîne une révolte des étudiants de l'université de Columbia. Par ailleurs, Lyndon Johnson, résolu à en finir avec le conflit vietnamien, puise les effectifs nécessaires dans une jeunesse gagnée par le pacifisme: les premiers beatniks font leur apparition, inspirateurs du « flower power ». En mai, une douzaine d'universités se mettent en grève, la plus emblématique étant celle de Berkeley. Deux nuits durant, les affrontements avec la police commandée par le gouverneur Ronald Reagan sont rudes. Ce n'est là que le prélude d'émeutes qui gagneront la Convention démocrate de Chicago.



Vent d'est. En 1968, le « rideau de fer » séparant le bloc soviétique du reste de l'Europe s'est mis à trembler

Vingt ans très exactement après le « coup de Prague » qui a placé la Tchécoslovaquie dans l'orbite de l'URSS, les forces du Pacte de Varsovie envahissent le pays. En Pologne, suite à une manifestation, deux étudiants juifs sont traduits en justice et exclus de l'université de Varsovie. La protestation gagne les universités des grandes villes polonaises avant de s'éteindre le 22 mars.

I fut un « rideau de fer » séparant le bloc soviétique du reste de l'Europe. Il s'est mis à trembler en 1968 avant qu'une répression implacable rétablisse l'ordre conçu par Moscou. Les dissidents et « meneurs » de l'époque y ont entamé ce qui sera leur carrière politique d'après la chute du mur de Berlin, en 1989.

TCHÉCOSLOVAQUIE : LE PRINTEMPS AVORTÉ

Vingt ans très exactement après le « coup de Prague » qui a placé la Tchécoslovaquie dans l'orbite de l'URSS, le bilan est loin des espérances : l'industrie fait pâle figure, l'agriculture peine à assurer l'autosuffisance et la censure asphyxie la vie intellectuelle.

Alexander Dubček, premier secrétaire du Parti communiste tchécoslovaque, sort de l'ombre avec la volonté de mettre en application les principes d'une certaine libéralisation de l'économie avalisés par le congrès du parti en 1966. Il y ajoute, en avril, des mesures desserrant le carcan qui emprisonne la pensée et la société par l'instauration de droits fondamentaux libérant la presse et les associations. Il va même jusqu'à envisager le multipartisme. Le tout est

baptisé « socialisme à visage humain », sans renier pour autant l'attachement au bloc soviétique.

Léonid Brejnev, premier secrétaire du Parti communiste d'Union soviétique qui a propulsé Dubček à la tête du parti tchécoslovaque – ne trouve rien à redire à la dose de libéralisme instillée dans l'économie, mais s'alarme des effets du volet social sur les autres démocraties populaires. Les réunions de mise au point se succèdent. Les pays membres du Pacte de Varsovie se réunissent le 23 mai 1968 à Dresde, en RDA, et somment Dubček de s'expliquer sur les réformes envisagées. Les mêmes, Tchécoslovaquie comprise, se retrouvent à Bratislava et font serment de fidélité au marxisme-léninisme. Mais la confiance est rompue : dans la nuit du 20 au 21 août, les forces du Pacte de Varsovie envahissent le pays.

LE MARS POLONAIS

À l'affiche du Théâtre national de Varsovie, en ce mois de janvier 1968, un grand classique : *Dziady* (« Les Aïeux ») du poète Adam Mickiewicz. Rien de sulfureux dans cette pièce magistrale du XIX^e siècle raillant l'autocratie tsariste. Le public polonais y voit une satire de l'oppression russe

appliquée à la Pologne et applaudit à tout rompre. Le pouvoir de Władysław Gomułka en prend ombrage, suspend le spectacle, puis finit par l'autoriser. La dernière représentation se conclut par une manifestation de rue en direction de la statue de poète et se traduit par des arrestations après une charge de la police. Deux étudiants, entre autres, sont traduits en justice et exclus de l'université : Adam Michnik et Henryk Szlajfer, tous deux juifs. Les instances du Parti ouvrier unifié polonais (le Poup) en prennent argument pour déclencher une purge des cadres juifs tant au pouvoir qu'au sein du parti. Le 8 mars, les étudiants de réunissent en assemblée à l'université de Varsovie, avec pour revendications la réintégration de Michnik et Szlajfer – arrêtés le jour même avec quatre autres « meneurs » – et la fin de la censure. Les forces paramilitaires (le Zomo) et les milices ouvrières investissent l'université et s'y livrent à une répression brutale. Mais le mouvement gagne les universités des grandes villes polonaises avant de s'éteindre le 22 mars. Le pouvoir et les instances du Parti ouvrier unifié polonais entament alors une purge, qui conduit à l'exclusion de 8 000 juifs de leurs rangs. ■

UNE GÉNÉRATION QUI S'ENGAGE,







Contrairement à une idée reçue, les grandes oubliées des révoltes de mai 1968 furent les femmes. Leur véritable combat commencera deux ans plus tard, sur un terrain désormais fertile.

ls s'appelaient Alain, Daniel ou Jacques, et étaient avec quelques autres à la tête du mouvement de Mai 68. Pas un seul prénom féminin: cherchez la femme, ou l'erreur. Contrairement à ce que l'on croit souvent, le mouvement féministe n'est pas né en 1968, mais de Mai 68. Quelques années auparavant, Betty Friedan et Kate Millet ont lancé un combat pour la reconnaissance des droits des femmes du côté de San Francisco.

Le temps que leurs idées traversent l'Atlantique, la loi Neuwirth libéralisant la contraception a été votée en 1967, mais il faudra attendre jusqu'en 1972 pour que soient signés les derniers décrets d'application. La France d'alors vit encore

sous la chape du catholicisme, pour laquelle la femme est une mère, une

dimension à laquelle le Parti communiste et la CGT ajoutent celle de travailleuse. La place réservée à l'émancipation est inexistante. Les filles sont (un peu) présentes dans les assemblées générales des facultés et (très peu) sur les barricades du Quartier latin,

La C. G. T. aux femmes **NOS REVENDICATIONS!**



Les événements de mai ont

réveillé les consciences et

bousculé les préjugés



Discrètes dans les amphis, les femmes au travail chez Renault-Billancourt (à gauche) ou dans la parfumerie (à droite) ont fait entendre leurs revendications. Salariales, principalement.

réservées à l'expression de la virilité. Au mieux les voit-on juchées sur les épaules des garçons, principaux acteurs

des manifestations, non sans se départir d'humour lorsqu'elles interrogent: «

Qu'est-ce qui est le plus long à faire cuire? Le steak d'un révolutionnaire ou le steak d'un bourgeois?» Jean-Pierre Le Goff, sociologue et soixante-huitard repenti, a résumé le combat féminin en une formule : « Condamnées à assurer l'intendance et le repos des guerriers maoïstes ou trotskistes. » Il n'empêche: les événements de mai ont réveillé les consciences et bousculé les préjugés, aplanissant le terrain en le rendant propice à l'arrivée des idées venues des États-Unis.

Le 26 août 1970, quelques femmes déposent une gerbe sous l'Arc de Triomphe à la mémoire de la femme du soldat inconnu.

C'est l'acte de naissance du MLF et la victoire des oubliées d'un mois de mai 1968 dont le mérite aura été de libérer la parole et de rompre le carcan social qui enserrait la condition féminine.

Ce qu'elle en dit...

Roselyne Rollier, présidente de la Maison des femmes



Thérèse Clerc, fondatrice de la Maison des femmes, qui n'avait pas fait d'études, a pu aller à la rencontre des étudiantes et des étudiants et prendre la parole dans les amphis

Elle y a fait retentir un cri auprès des femmes: « Prenez la parole et prenez votre place dans la société par le travail. » Quant à moi, j'étais en seconde au lycée Jean-Jaurès et j'y ai fait mon apprentissage des manifestations. Passé l'instant de surprise qui m'a fait demander si c'était « le moment de faire la révolution », j'ai participé au bouillonnement du lycée. Il en est resté les conseils de classe auxquels je participais, au même titre que ma mère et mon frère. Les filles ont pu'y prendre leur place. Mais les étudiantes ont rencontré des difficultés, plutôt confinées qu'elles étaient à la garderie. Il n'empêche, dans ces années 1968–1970, les femmes ont estimé qu'elles avaient droit à la parole et à une place dans la société. Je cite volontiers Olympe de Gouges, qui disait : « Puisqu'on peut monter à l'échafaud, on peut monter à la tribune. » Pour autant, des combats restent à mener. J'en veux pour preuve que les groupes de femmes non mixtes ont subi la vindicte de certains hommes lors des « nuits debout » de la place de la République.





Ludivine Bantigny est normalienne, agrégée et docteur en histoire, chercheuse à Sciences Po Paris et maîtresse de conférences à l'université de Rouen. Elle est aussi l'auteure de 1968. De grands soirs en petits matins (Fayard), une somme sur les événements de Mai 68 où il est démontré que la « province » de l'époque, devenue « territoires » aujourd'hui, n'a pas échappé à l'agitation sociale et estudiantine. Entretien.

En tête d'inventaire, il y a la politique. Qu'est-ce qui, selon vous qui n'êtes pas politologue, a changé depuis 1968?

C'est avant toute chose ce qui s'est inventé et a modifié la vision du politique en se l'appropriant avec la prise de conscience d'un sens du commun. Un peu à la manière dont le décrit Jacques Rancière, ceux qui étaient chassés par la porte reviennent par la fenêtre. Cela a donné une extension du domaine politique vers les thématiques sociales, avec les cahiers de doléances. Chez Air France, en 1968, il y a eu la reconnaissance des maladies professionnelles et l'intégration des primes aux salaires pour éviter la division du travail. Ces revendications sont devenues politiques par la prise de parole. En conséquence à long terme, il y a l'apparition des « ZAD », dont la première a été celle du Larzac, réunissant des populations très différentes sur un projet commun. Démonstration est faite que tout est politique.

En dehors de la politique, les fondements de la société ont-ils évolué?

En corollaire de l'évolution du politique, on ne prend plus pour argent comptant des évidences qui n'en sont pas. On n'est plus là pour ingérer des idées toutes faites. Alain Finkielkraut soutient que l'on a tout détruit sans rien reconstruire. Rien n'est plus faux.

Parce qu'elle est partie de l'université rejointe par les lycéens, la révolte de 1968, on peut l'imaginer, a eu des conséquences sur l'enseignement et ses méthodes... Il n'y a pas de critique du savoir : on se réapproprie son élaboration plutôt que le « tout fait ». En revanche, il y a un refus de l'assignation à une fonction, d'être enfermé dans une cellule qui n'a d'autre horizon que celui de la case, selon la description qu'en fait la psychanalyste américaine Leslie Kaplan. Sartre avait trouvé une formule superbe : « Vous avez mis l'imagination au pouvoir, n'y renoncez pas. » Ce qui est décevant dans l'éducation, c'est que tout n'a pas débouché sur une mise en pratique. À l'inverse de ce qui se pratique dans les universités américaines, il y a peu de place laissée à l'esprit critique et pas de remise en question de la parole de l'enseignant. Les étudiants ne veulent pas s'imposer. Je cherche pourtant à les impliquer. Cela dit, on ne peut pas appliquer les méthodes Freinet ou Montessori dans des classes de trente élèves.

Les femmes ont été absentes de Mai 68. Il a fallu attendre 1970 pour que le mouvement les atteigne et qu'elles conquièrent des droits nouveaux...

Les femmes ont occupé une place importante dans les grèves, ne serait-ce qu'aux chèques postaux, dans les grands magasins ou les entreprises de confection, où elles étaient majoritaires. Chez Big-Chief, à La Roche-sur-Yon, elles étaient deux cents à occuper l'usine jour et nuit, ce qui était mal vu par les dirigeants syndicaux. Même quand elles ont été à la pointe de la lutte, ce sont des délégués syndicaux masculins qui ont négocié. Il n'empêche que, dans les amphis, elles avaient intériorisé qu'elles avaient quelque chose à dire et c'est sorti plus tard. Beaucoup de femmes



2. Le jeans, vêtement jusque-là réservé aux mauvais garçons, a gagné les classes bourgeoises et toutes les femmes, interdites du port du pantalon.

3. Le Larzac est la première des « ZAD », en 1971. L'opposition à l'agrandissement du camp militaire a conservé les accents pris durant Mai 68.

disent que 1968 a changé leur vie affective. Il fallait qu'elles se retrouvent entre elles pour ne pas reproduire ce qui s'était déroulé dans les amphis et se convaincre qu'elles avaient quelque chose à dire.

Les partis de gauche et les syndicats ne les ont pas aidées par l'image qu'ils en reflétaient...

Il est sidérant de se rendre compte de la vision de la CGT et du PCF. Pour ces organisations, la travailleuse doit être aussi une mère puisqu'on ne parle que de congé de maternité. Pour s'en convaincre, il faut savoir que le bulletin d'adhésion au Parti communiste mentionne la fête des Mères. Elles n'existent pas comme femmes, elles soutiennent les maris dans les grèves. Cela, également chez les situationnistes. pour lesquels elles ne sont que des corps. Cela pose la question des impensés, des limites et des périmètres à dépasser.

Indépendamment de la satisfaction de certaines revendications salariales, il y a eu des conquêtes dans les entreprises...

Il régnait un autoritarisme patronal qui plaçait tout sous contrôle. Le paternalisme de certains n'excluait en rien la violence des rapports dans les entreprises. Il y régnait une assignation à la résignation qui a été vaincue par la reconnaissance de la délégation syndicale. Les syndicats ont obtenu le droit de se réunir dans l'entreprise et de contester certaines décisions. Il n'empêche qu'aujourd'hui, chez Safran, une entreprise de 58 000 personnes, le patron a interdit, et dit qu'il veillerait personnellement à ce que ce soit respecté, tout objet personnel sur les bureaux en dehors du stylo et de l'écran d'ordinateur.

Certains soutiennent que Mai 68 a ouvert la voie à l'individualisme...

C'est aberrant. Cela sort de la tête de Jean-Pierre Le Goff et d'Alain Finkielkraut sans aucune démonstration empirique. « Jouissons sans entrave », sans connotation sexuelle, qui dit cela à part quelques situationnistes? En revanche, dans le « new management », on fait peser la responsabilité sur l'individu et on mise sur la concurrence des salariés entre eux. On casse les références collectives.

Le climat social est pesant, des universités sont bloquées. Peut-on imaginer un retour de Mai 68?

Mai 68 revient, sans pour autant se référer au passé. En revanche, il faut reprendre l'esprit de 1968 pour la qualité des discussions. Cet esprit a été présent dans les ZAD, dans les « Nuits debout » et lors des manifestations contre la loi travail. J'étais à l'université du Mirail, à Toulouse, où le sentiment d'un nouveau Mai 68 était sensible. De même à la faculté de Tolbiac, où des slogans inspirés de 1968 ornent les murs. Mais il ne faut pas que ce soit une référence écrasante. On retrouve des convergences telles qu'on les a connues en 1968 lorsque les cheminots vont dans les amphis et les étudiants dans les gares.

Le vocabulaire de Mai 68

Autogestion: concept né lors de la Commune de Paris en 1871 et donnant le pouvoir de l'entreprise aux travailleurs. Il a été revendiqué par des mouvements divers lors des grèves, du fait, notamment, de la CFDT.

Chienlit: mot attribué à Rabelais ravivé par le général de Gaulle en mai 1968, lors d'un conseil des ministres au cours duquel il aurait déclaré: « La réforme, oui ; la chienlit, non. »

Contestataire: inconnu auparavant, ce substantif formé sur le verbe « contester » est né en 1968. Enragés: groupe lié à l'Internationale situationniste, en rupture avec le Mouvement du 22 mars de Daniel Cohn-Bendit, reprochant à celui-ci d'avoir admis des étudiants communistes parmi les occupants de l'université de Nanterre.

Établis: étudiants militants d'extrême gauche, principalement maoistes, embauchés dans les usines, suivant en cela l'un des préceptes de Mao Tsé-toung enjoignant aux milieux intellectuels de s'intégrer au monde ouvrier.

Gauchiste: « Le gauchisme est la maladie infantile du communisme », avait soutenu Lénine en 1920. Le terme a été ranimé en 1968 pour qualifier principalement les mouvements trotskistes. **Katangais:** groupe de jeunes activistes venus prêter main-forte aux étudiants occupant la Sorbonne. Qualifiés par Jean Caille, directeur adjoint des Renseignements généraux, de « petits voyous de Montreuil qui étaient là pour se faire valoir ».

Mao-Spontex: militant issu des mouvements maoistes privilégiant les actions spontanées, en opposition aux marxistes-léninistes maoistes, qualifiés d'« ossifiés ».

Mai 68 entre les mains des collégiens et d'une enseignante de Paul-Éluard



Depuis septembre, une vingtaine d'élèves de quatrième du collège Paul-Éluard étudient l'actualité du mois de mai 1968. Grâce à cet exercice, les collégiens découvrent le quotidien de leurs grands-parents. Une façon également de maintenir « l'esprit d'utopie » qui s'est développé à cette époque. Récit.

Is sont une vingtaine d'élèves du collège Paul-Éluard à plancher depuis la rentrée dernière sur les événements de Mai 68. Un exercice, autant qu'une expérience, mêlant l'étude à la réflexion et à l'expression artistique. Une initiative hors norme susceptible de rétablir dans l'esprit des collégiens la notion oubliée, quand elle n'est pas décriée, d'utopie.

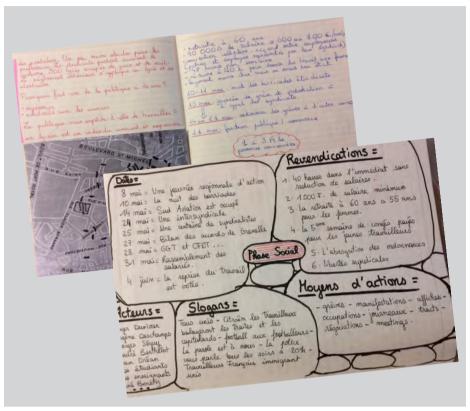
Elle glisse en toute modestie: «L'idée n'est pas de moi. » Véronique Servat, professeur au collège Paul-Éluard, avoue même ne pas avoir songé au cinquantième anniversaire de Mai 68. Et pourtant, depuis le mois de septembre, la vingtaine d'élèves de quatrième qui étudient l'histoire sous sa férule se mettent en immersion, deux heures durant tous les quinze jours, dans ce qui fut l'actualité du mois de mai parisien, il y a cinquante ans.

« L'Éducation nationale est le réceptacle d'études de projets qui émanent d'associations », explique-t-elle. En l'occurrence F93, une association de culture scientifique et technique basée à Montreuil avait soumis en juin dernier un projet intitulé « Lutte prolongée ». Deux collèges s'en sont saisis, l'un à Bondy, l'autre étant Paul-Éluard.

METTRE EN MOTS ET EN IMAGES LA REVENDICATION DES UTOPIES

Il ne restait qu'à trouver un point d'ancrage pour illustrer la lutte, et ce fut naturellement 1968, en mettant en mots et en images la revendication des utopies qui s'y sont développées. Avec un caractère plus intimiste donné à l'étude consistant pour chacun à mettre sur le papier les composants de la lutte à mener pour tendre vers le monde qu'il souhaite pour demain. Un exercice complet qui combine l'étude, la réflexion, l'écriture et l'expression artistique. Une réflexion en miroir entre le passé et les aspirations personnelles de l'avenir.

Tous les ressorts de la pédagogie sont mis en œuvre. De la plongée – avec des mains gantées – dans les archives de la Cité des mémoires étudiantes d'Aubervilliers, lieu de départ du travail, jusqu'aux déplacements sur les lieux de mémoire que sont la rue Soufflot et la cour de la Sorbonne avec, en point d'orgue, l'exposition des Beaux-Arts consacrée aux affiches et dazibaos de 1968. Aux élèves de s'en



Quelques-unes des pages des cahiers réalisés par les élèves de Véronique Servat, au collège Paul-Éluard.

inspirer pour leur propre production, qui couronnera l'année en juin.

POUVOIR TRANSPOSER DES POSSIBLES DANS LE FUTUR

C'est en feuilletant les pages des cahiers de revendications des comités d'action lycéens que ces collégiens d'aujourd'hui ont appris ce qu'était le monde dans lequel leurs grands-parents évoluaient à leur âge. Ils y ont découvert pêle-mêle les demandes d'autorisation du port de cheveux longs, de la liberté d'habillement pour les filles et d'initiation à la vie sexuelle. En creux, l'abolition d'autant de contraintes ou d'évidences non satisfaites qu'ils

ressentent comme autant d'abus de pouvoir sans aucun rapport avec la finalité de l'enseignement.

« Nous sommes très soucieux de maintenir l'esprit d'utopie. » En prenant comme principe de base qu'étudier, c'est pouvoir transposer des possibles dans le futur, Véronique Servat ne fait pas mystère d'un autre objectif. À savoir, prendre à contrepied l'information qui ne manquera pas de circuler au moment des commémorations et sera du domaine de l'invective. À la conclusion, en juin prochain, une poignée de collégiens aura acquis le sens du discernement en plus de celui de la nécessité de l'utopie.



« 1848 et l'espoir d'une république universelle, démocratique et sociale »



À l'heure où l'on fête les 50 ans de 1968, le musée de l'Histoire vivante a choisi d'évoquer un autre anniversaire... car il y a 170 ans, les « Quarante-huitards » ont formé une génération qui espérait en une république démocratique, universelle et sociale. Bousculant le régime politique, le 22 février 1848 une manifestation envahit les rues de la capitale. En deux jours, Louis-Philippe est contraint d'abdiquer. La Seconde République sera proclamée dans la foulée devant la foule en liesse sur le parterre de l'hôtel de ville, même si rapidement s'opposeront les espoirs sociétaux des uns, qui réclament le droit au travail et la disparition de la misère, et la volonté des autres, désireux d'imposer une république conservatrice... Cette tension éclata aux jours de juin, où l'insurrection populaire fut écrasée. Pour autant, l'espoir porté par les insurgés de juin demeura gravé dans les esprits en portant une certaine idée de la république qui résonnera encore en 1968. Au point que les estampes de 1848 portent déjà la voix des slogans de Mai 68.

MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE – PARC MONTREAU 31, bd Théophile-Sueur – 93100 Montreuil museehistoirevivante.fr

1968: LA CHRONOLOGIE

TCHÉCOSLOVAQUIE

5 janvier : Alexander Dubček est élu premier secrétaire du Parti communiste, en remplacement d'Antonin Novotný.

GRANDE-BRETAGNE

16 janvier : le Premier ministre Harold Wilson annonce que le Royaume-Uni quittera la péninsule Arabique en 1971. L'Iran revendique l'île de Bahrein (à majorité chiite) et s'oppose à la création d'une fédération des émirats, lesquels se placent sous la protection de l'Arabie saoudite.

JAPON

26 janvier : grève illimitée des étudiants de la faculté de médecine de Tokyo. C'est le coup d'envoi d'une agitation qui gagnera tout le pays.

VIETNAM

31 janvier : début de l'offensive du Têt (le Nouvel An vietnamien) par le Vietcong contre les villes du Sud. Hué est prise et des combats éclatent dans

les faubourgs de Saigon. La contre-offensive américaine s'organise, réduisant presque à néant l'avancée des Nord-Vietnamiens.

PROCHE-ORIENT

27 février : les territoires

de la péninsule Arabique promis à l'indépendance par les Britanniques se réunissent à Dubaï pour constituer les Émirats arabes unis, dont s'excluront le Bahrein et le Qatar.

POLOGNE

8 mars : les étudiants protestent dans les rues de Varsovie contre l'exclusion d'Adam Michnik et Henryk Szlajfer, accusés d'être les meneurs d'une manifestation contre la censure. C'est le coup d'envoi d'une politique antisioniste: les juifs sont expulsés du Parti ouvrier unifié polonais, d'obédience communiste.

VIETNAM

16 mars : près de 500 civils vietnamiens **sont massacrés** par les troupes américaines dans le village de My Lay.

4 avril: le pasteur Martin Luther King est assassiné à Memphis, dans le Tennessee. Prix Nobel de la paix, militant de la cause des Afro-Américains et des défavorisés, il était venu soutenir la grève des éboueurs noirs. L'événement provoquera des émeutes raciales dans une centaine de villes. Le meurtrier, James Earl Ray, suprématiste blanc, sera condamné à 99 ans de prison un an plus tard.

TCHÉCOSLOVAQUIE

5 avril : le Comité central du Parti communiste adopte le programme d'Alexander Dubček, intitulé « Voie tchécoslovaque vers le socialisme » (« socialisme à visage humain »), qui donne naissance au « Printemps de Prague ».

ALLEMAGNE

11 avril: Rudi Dutschke, leader des étudiants socialistes, est atteint de trois balles, tirées par un manœuvre inspiré par une droite soutenue par la presse d'Axel Springer (Bild Zeitung). Grièvement blessé, il décédera des séquelles en 1979.

GRANDE-BRETAGNE

20 avril : le député conservateur Enoch Powell réclame l'arrêt de l'immigration pour préserver l'identité nationale. 27 avril: la loi autorisant l'avortement pour des raisons médicales entre en vigueur.

FRANCE

13 mai : la crise atteint son acmé avec la manifestation syndicale unitaire à Paris. Ils sont 800 000 selon les organisateurs, 230 000 selon la police et 170 000 selon l'ORTF.

SÉNÉGAL

27 mai : les étudiants de Dakar, les lycéens et collégiens sénégalais entament une grève. L'arrestation des meneurs dès le lendemain n'empêche pas l'Union des travailleurs du Sénégal d'appeler à la grève générale, quatre jours plus tard.

ÉTATS-UNIS

5 juin : Robert F. Kennedy, favori du Parti démocrate à l'élection présidentielle du mois de novembre, est assassiné à Los Angeles. Comme pour l'attentat contre son frère John, abattu cing ans plus tôt, les circonstances du drame sont troubles.

26 juillet : la révolte des étudiants **explose**, à quelques semaines de l'ouverture des Jeux olympiques.

VATICAN

25 juillet : publication de l'encyclique *Humanae Vitae* condamnant la contraception.

31 juillet : le parti Baas prend le pouvoir, emmené par Ahmad al-Bakr et Saddam Hussein. Les opposants pronassériens et communistes sont éliminés, tandis que les militaires, dirigés par Saddam Hussein, dominent le parti Baas. Hussein prendra la tête du pays en 1979.

TCHÉCOSLOVAQUIE

20 août : dans la nuit, les chars des pays du Pacte de Varsovie (à l'exception de la Roumanie) **envahissent le pays** pour mettre fin à l'expérience de « socialisme à visage humain » tentée par Alexander Dubček, qui démissionnera en 1969. Dès le lendemain, la Roumanie dénonce l'initiative prise par l'Union soviétique.

FRANCE

24 août : premier essai de la bombe thermonucléaire à Mururoa.

ÉTATS-UNIS

5 novembre : élection de Richard Nixon à la présidence.

BRÉSIL

13 décembre : vote de l'Acte institutionnel instaurant une dictature qui durera dix ans. Les organisations de jeunesse hostiles au pouvoir sont dissoutes.

À LIRE, À VOIR **ET À ÉCOUTER**

LECTURES



1968. De grands soirs en petits matins, de Ludivine Bantigny, Le Seuil (2018), 25 €.

Écrire en Mai 68, d'Armand Gatti, La Parole errante (2008), 20 €. Ouvrir le livre de mai, ouvrage collectif, La Parole errante (2008),

Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu, de Patrick Rotman, Le Seuil (2008), 12,20 €. Il y a 50 ans: mai 68, d'Éric Alary,

Larousse (2017), 29,95 €. Génération; tome 1: Les Années de rêve; tome 2: Les Années de poudre, d'Hervé Hamon et Patrick Rotman, Le Seuil (1987),

22,80 € chaque tome. Mai 1968 en France, de Jean Thibaudeau, Le Seuil (1970). Tigre en papier, d'Olivier Rolin, Le Seuil (2002), 18 €.

FILMS



Le Fond de l'air est rouge, de Chris Marker (1977).

Grands soirs et petits matins, de William Klein (1978).

Oser, lutter, vaincre, de Jean-Pierre Thorn (1968).

MUSIQUE

Paris mai, de Claude Nougaro.



L'Été 68 et Paris, je ne t'aime plus, de Léo Ferré.

Le Temps de vivre, de Georges Moustaki.

Au printemps, de quoi rêvais-tu? de Jean Ferrat.

Nous sommes le pouvoir, de Colette Magny. Revolution, The Beatles.

Street Fighting Man, The Rolling Stones.

ARCHIVES INÉDITES D'UN PHOTOGRAPHE DES SIXTIES Roger Kasparian



Des vedettes anglo-saxonnes (Marianne Faithfull, The Beatles, The Who...), des yéyés (Sylvie Vartan, Sheila, France Gall)... Éternel pigiste et photographe dans des revues et parutions disparues ou oubliées, Roger Kasparian les a tous, ou presque, photographiés alors qu'ils n'étaient encore que des aspirants à la gloire. En 2014, il a recueilli ses portraits en un volume que l'on peut encore acheter sur Internet. À savoir : le 7 mai 2018, il assistera,

au cinéma Le Méliès, à la projection du documentaire que Pier Emanuel Petit lui a consacré, Le K Kasparian. À cette occasion, il répondra aux questions du public.

Le Montreuillois

Journal d'informations municipales.

Cap Horn, 51-63, rue Gaston-Lauriau, 93100 Montreuil. Tél.: 0148 70 64 47. e-mail: lemontreuillois@montreuil.fr Directeur de la publication : Patrice Bessac.

Directrice de la communication: Martine Moëllic.

Rédacteur en chef : Elsa Pradier.

Secrétariat de rédaction : Anne-Sophie Potier et Grégory Protche.

Création graphique et maquette: Anastasia Rosinovsky. Rédaction: Alain Bradfer.

Photos: Gilles Delbos, Véronique Guillien.

Corrections: Laurent Palet.

Concepteur, conseiller éditorial: André Ciccodicola. Conception graphique: Jean-Pierre Créac'h. Réalisé avec le concours : Éric Lafon du musée

de l'Histoire vivante de Montreui

Imprimerie IPS Pacy, imprimé sur papier recyclé. Publicité: Médias & publicité, tél.: 0149462946, fax: 0149462940, e-mail: groupe@groupemedias.com Distributeur: Isa Plus.

CRÉDITS PHOTOS :

P.1: COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / ROGER KASPARIAN / DANIEL TAMANINI / MONDADORI PORTFOLIO / RUE DES ARCHIVES P. 2-3: DANIEL TAMANINI / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / ROGER KASPARIAN / DR

P. 4-5: GILLES DELBOS / DANIEL TAMANINI / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE P.6-7: COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / DANIEL TAMANINI /

P. 8-9: RUE DES ARCHIVES/RDA2 / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE

VIVANTE / AEP PHOTOS

P.10-11: RUE DES ARCHIVES/AGIP / AFP / DANIEL TAMANINI P.12-13: GILLES DELBOS / ERIC LE BRUN / COLL. MUSÉE DE L'HIS-TOIRE VIVANTE

P.14-15: DANIEL TAMANINI / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE P.16-17: DANIEL TAMANINI / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / DR P. 18-19: SOPHIE BASSOULS/LEEMAGE / SIPA / ROGER KASPA-RIAN / DR

P. 20-21: ULLSTEIN BILD /ROGER-VIOLLET / COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / MONDADORI PORTFOLIO / RUE DES ARCHIVES / GILLES DELBOS

P. 22-23: COLL. MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE / AFP PHOTO P. 24-25: PICTURE ALLIANCE/RUE DES ARCHIVES / RUE DES ARCHIVES/RCA

P.26-27:IMAGEFORUM/GERALD BLONCOURT/RUE DES ARCHIVES / SEINE-OUIOUERE/LEEMAGE/COLL.MUSÉEDEL'HISTOIRE VIVANTE GILLES DELBOS

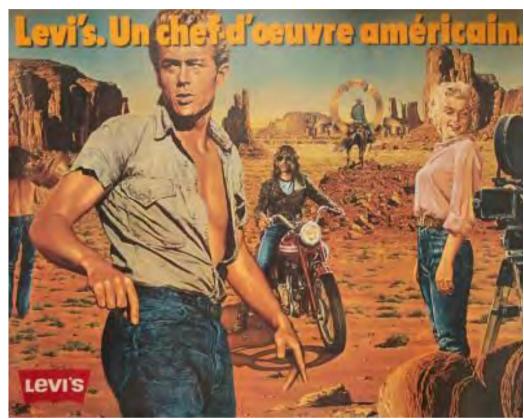
P. 28-29: GILLES DELBOS / JÉRÔME BONNET / ROGER-VIOLLET / JACQUES CUINIÈRES / ROGER-VIOLLET P. 30-31: GILLES DELBOS / DR

LES PUBS EN 1968

















lessive AJAX vainqueur de la saleté

POUR TOUTES MACHINES ET LESSIVEUSES

